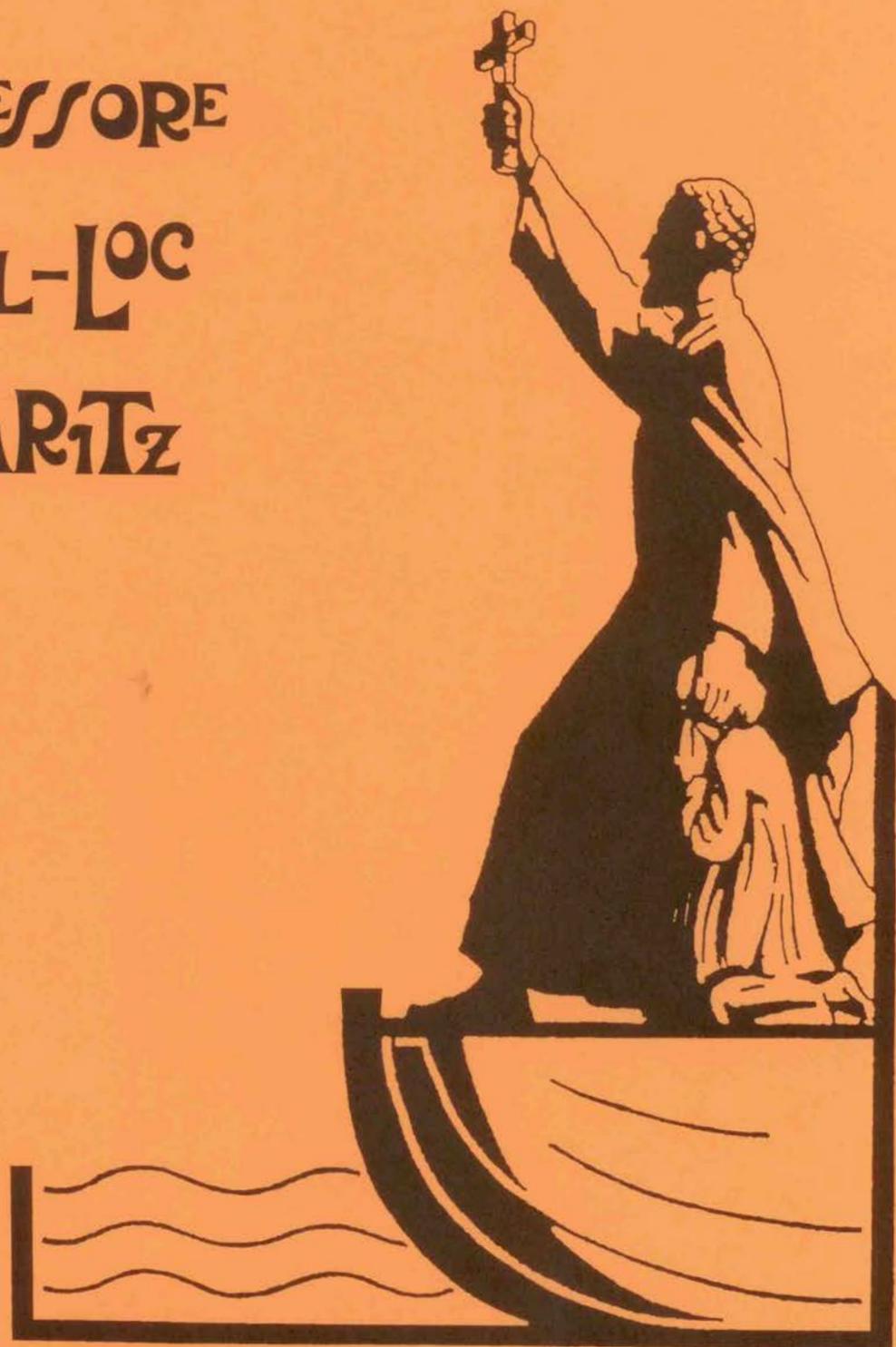


LARRESSORE

BEL-LOC

VITARITZ



2004

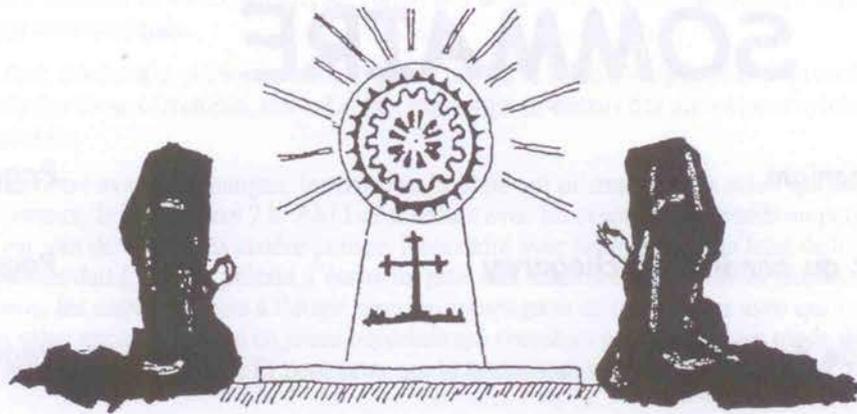
SOMMAIRE

In memoriam	Page 2
Un mot du cardinal Etchegaray	Page 3
Esprit de famille	Page 4
Un poème de P Lafitte	Page 5
Echos d'Argentine	Pages 6 à 9
Chrétiens musulmans, quelle rencontre	Page 10
Souvenirs Pastor-aux	Pages 11
Photo de classe	Pages 12 et 13
Rapport financier	Page 14
Le Lasso	Pages 15 à 18
Le mot du Président à la dernière AG 2003	Pages 19 et 20
La guerre de 1870 à Larressore	Pages 21 et 22
Notre bonheur de Pèlerinier	Pages 23 et 24
Sur la route...	Pages 25 à 32

Nous avons fait le choix, pour ce numéro de présenter des textes d'origines variées parfois anciennes, et dont la présentation est donc peu homogène.

Dites nous vos réactions.

N'hésitez pas à nous envoyer des textes pour le Bulletin 2005. (articles, opinions, expériences, etc...). Nous avons grand besoin de la collaboration de tous et de chacun. Merci d'avance.



ILS ONT REJOINT LA MAISON DU PERE

ANNEE 2003 - 2004

Jean- Michel LAFFITTE

Abbé Albert COUDROY

Chanoine Louis GARAT

Emmanuel BOROTRA

Jacques NAVAZ

Abbé Jean PASCASSIO-COMTE

Hubert de LESTAPIS

Louis Frédéric DUPUIS

Père Raymond BINOCHÉ

Abbé Pierre LABADIE

Pierre LAZCANOTEGUI

Luisito DUHART

Jean LAPLACE

Abbé Paul HIRIBARREN

Père Jean OXARANGO

Abbé Tristan ETCHEVERRY

Jean ETCHENIQUE

Abbé Jean HOUNCARREN

Hubert MANINGUE

Abbé Jean-Pierre IRIART

Père Angel SETOAIN

Abbé Pierre ETCHEGARAY

Xavier LEIZAOLA

Abbé Joseph ERTORAN

Moi, ancien d'Ustaritz,

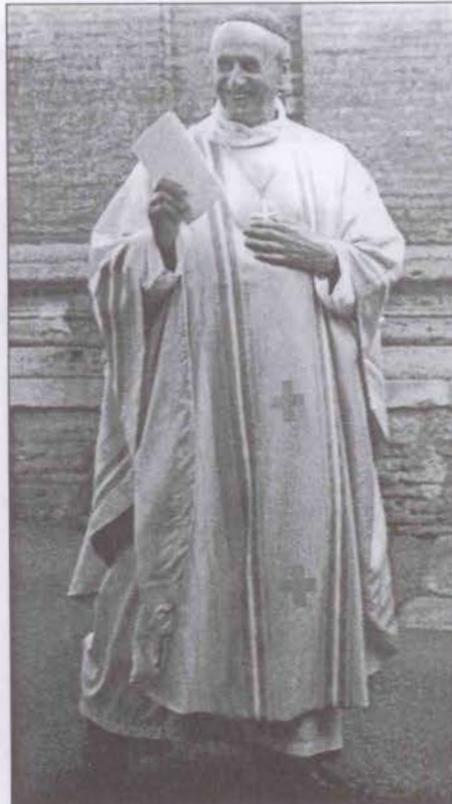
...de Belloc et de Larressore ! Car ces trois noms forment un tout et constituent pour moi un titre de noblesse que je porte avec fierté. Les « lieux de mémoire » (Pierre Nora) jalonnent la vie de tout homme et spécialement du chrétien dont la foi qui l'identifie, grâce à la mémoire vivante de l'Eglise, se nourrit du Christ « hier, aujourd'hui et toujours ». J'ai eu grande joie de lire ces jours-ci l'étude artistique et historique de Jean Désobeau sur « le Séminaire de Larressore » qui fait reverdir mon arbre généalogique scolaire.

Comme pour mes camarades d'Ustaritz (dont beaucoup aujourd'hui reposent dans la paix des cimetières!), c'est bien à l'éducation reçue sur la colline Saint François-Xavier que, selon la formule classique, je dois ce que je suis. Bien sûr, la famille compte aussi beaucoup, mais toute éducation, familiale ou scolaire, est une aventure qui a sa part d'inconnu lié au mystère de la liberté humaine. Je voudrais ici souligner simplement l'importance de la solidarité entre les générations de professeurs et d'élèves.

Les promenades hebdomadaires à Ezkanda m'ont beaucoup marqué: c'était comme un pèlerinage aux sources du séminaire de Larressore tout proche, dont j'avais lu la vie du fondateur Jean Daguerre, où se profilent de grandes silhouettes de ce haut-lieu: un évêque missionnaire en Cochinchine, Labartette, Michel Garicoits et Edouard Cestac fondateurs de congrégations religieuses, et... Armand David, un lazariste et naturaliste ezepletar, découvreur du panda, l'animal emblématique de la Chine. Je me sentais de la famille de ces figures de proue, avec la passion évangélique de les imiter. Je me souviens aussi d'avoir découvert, grâce à mon esprit fouineur, dans la petite tour d'Ezkanda (je ne sais si elle existe encore) un tas de manuscrits que je remis comme un trésor familial entre les mains de l'abbé Pierre Lafitte.

C'est un octo-
'hui ses souvenirs lointains
refroidies. Je suis plus
me sens, j'ose l'écrire, un
de l'esprit d'Ustaritz, un
jours en avant, à la manière
statue m'a toujours séduit
qui n'a peur de rien ni de
collège d'aujourd'hui, mal-
les angoisses du temps pré-
voir de l'appétit pour le fu-
reculons.

Foi d'un ancien....



général qui remue aujourd-
qui ne sont pas des cendres
qu'un ancien d'Ustaritz, je
jeune élève qui vit encore
esprit formé à regarder tou-
de François-Xavier, dont la
avec son allure de pionnier
personne. Aux jeunes du
gré les incertitudes, voire
sent, je leur souhaite d'a-
tut et de ne pas y entrer à

Parole d'un cardinal !

Roger Card. Etchegaray

00153 ROMA PIAZZA S. CALISTO, 16

ESPRIT DE FAMILLE

Larressore, Belloc, Ustaritz. Trois lieux, une seule famille, vieille aujourd'hui de 250 ans. Avec un esprit qui demeure, traversant les générations.

Le Cardinal Etchegaray, notre condisciple ou notre ancien, sait de quoi il parle. Il le sait parce qu'il vit cet « esprit de famille ». Jugez-en: Rome, le 13 Mai 2002. La secrétaire excuse: « Le Cardinal vous rappellera: il est rentré de Nazareth dans la nuit. » Toute la presse, en effet, parle de sa mission de paix. Il faut être touriste pour l'ignorer....

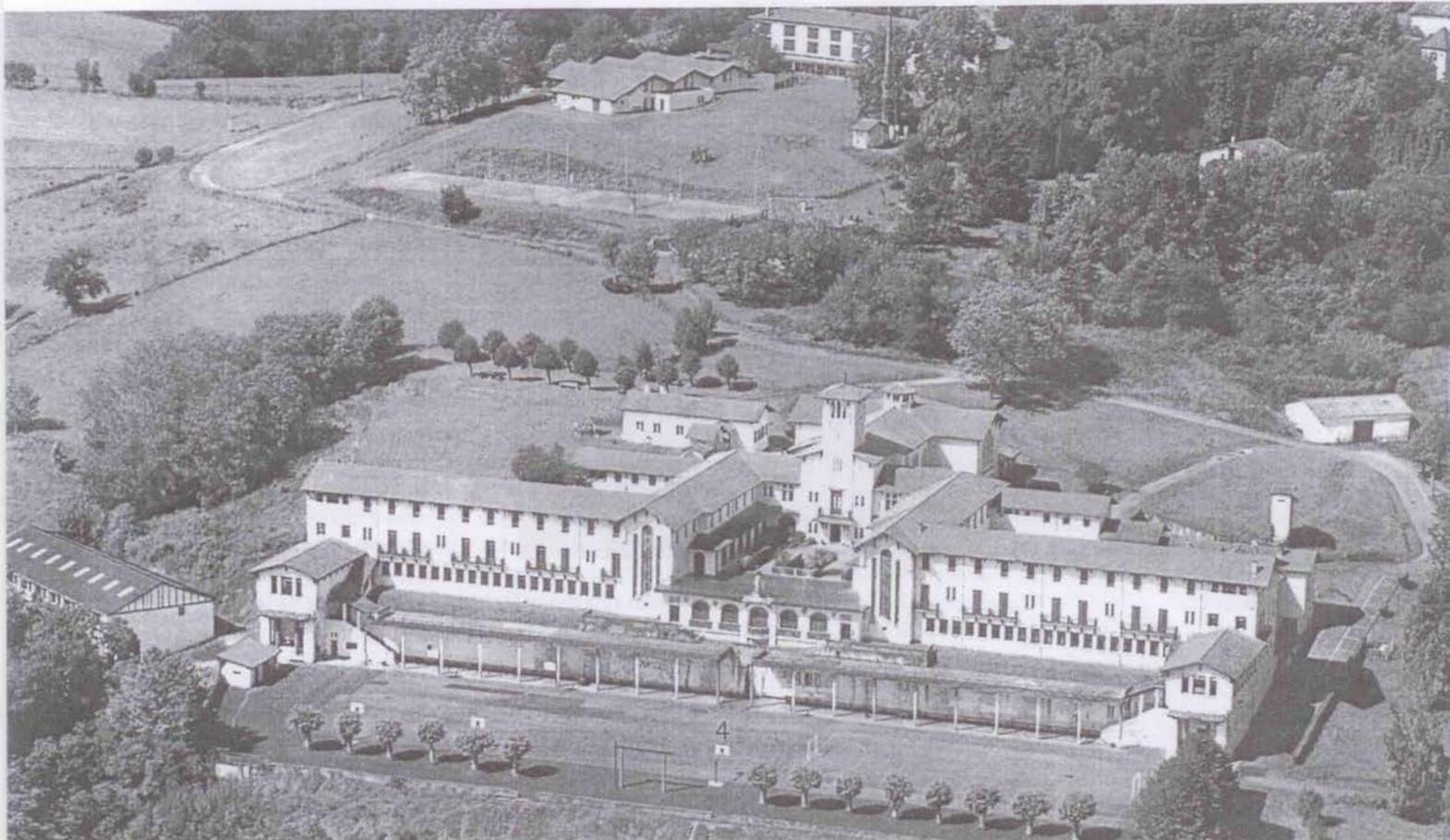
Entre un déjeuner avec les journalistes et une interview télévisée, le Cardinal nous reçoit, ma femme et moi-même. Incomparable simplicité, amandes tout droit venues d'Orient, « douceurs » du Pays Basque. Au delà des souvenirs familiaux, des questions personnelles, dans la chaleur de l'accueil, les réflexions s'enchaînent.

Plus d'une demi-heure, déjà... La télévision est annoncée à la porte du palais. Un « je vous salue » dans son oratoire, avant de retrouver les rues calmes du Trastevere. Sans un véritable au revoir, encore moins un adieu: la pensée et la prière— celle notamment du chapelet— nous maintiennent en contact. Force de notre foi...réalité de « l'esprit de famille » !

Dans ce monde qui perd ses repères, comme il est rassurant de rencontrer, à Rome, Paris, Buenos Aires ... ou Ustaritz, de ces figures avec lesquelles le dialogue est aussi riche que naturel. Les générations s'estompent, les différences des modes de vie ne comptent plus. Seul subsiste l'esprit de famille, ce creuset commun où nos soifs de vrai, de solide, de sûr, s'apaisent à la même eau.

Rencontrer le Cardinal Etchegaray, c'est rarement possible. Mais nous aider à retrouver, avec l'esprit de famille, les valeurs qui nous ont façonnés, nous et d'autres avant nous, n'est-ce pas l'objet— et la fierté— de notre association?

J.P. Olphe-Gaillard



AU PETIT SEMINAIRE

En te quittant, séjour de notre enfance,
Nous te jurons amour et souvenir:
Jamais nous n'oublierons qu'ici, dans le silence,
Grandit notre avenir!

Je te salue, ô Petit Séminaire,
Jardin vivant où fleurit le savoir;
Blanc, rouge et vert, inondé de lumière,
Tu resplendis comme un riche ostensorio!
Coquettement sur l'horizon déclive,
Tu m'apparais, serti dans le ciel bleu
Et déployant vers le val de la Nive
Les biens que tu tiens du Bon Dieu!

Plus que tes murs, maison de ma jeunesse,
J'aime à chanter ton cœur sacerdotal.
Tu nous as dit les mots de la sagesse
Harmonisés à ceux du Christ total.
Tu nous as dit ce qu'est une âme pure,
Tu nous as mis sur le plus beau chemin
Chemins de joie et chemins de droiture
Sentier des héros de demain!

En te quittant, séjour de notre enfance,
Nous te jurons amour et souvenir:
Jamais nous n'oublierons qu'ici, dans le silence,
Grandit notre avenir!

Depuis longtemps, cher Petit Séminaire,
Nous grandissions en tes murs protecteurs;
Mais aujourd'hui, la dernière prière
Va s'échapper lentement de nos cœurs;
De nouveaux jours éclaireront nos routes:
Car nous courons vers de nouveaux combats;
Mais, haut les cœurs! N'ayons ni peur, ni doute:
Partout notre Dieu nous suivra!

Sur les chemins tourmentés de la vie,
Quand les dangers se feront plus pressants,
Quand dans nos cœurs sonnera l'agonie
Parmi les pleurs et les maux angoissants,
Nous songerons à la sainte chapelle
Où si souvent nous fûmes exaucés:
Nous reviendrons y prendre l'étincelle
Des jours bienheureux du Passé!

Pierre LAFITTE

En te quittant, séjour de notre enfance,
Nous te jurons amour et souvenir:
Jamais nous n'oublierons qu'ici, dans le silence,
Grandit notre avenir!

Je te salue, ô Petit Séminaire,
Jardin vivant où fleurit le savoir;
Blanc, rouge et vert, inondé de lumière,
Tu resplendis comme un riche ostensorio!
Coquettement, sur l'horizon déclive,
Tu m'apparais serti dans le ciel bleu
Et déployant vers le val de la Nive
Les biens que tu tiens du Bon Dieu!

Plus que tes murs, maison de ma jeunesse,
J'aime à chanter ton cœur sacerdotal,
Tu nous as dit les mots de la sagesse
Harmonisés à ceux du Christ total.
Tu nous as dit ce qu'est une âme pure,
Tu nous as mis sur le plus beau chemin
Chemins de joie, et chemins de droiture
Sentier des héros de demain!

En te quittant, séjour de notre enfance,
Nous te jurons amour et souvenir!
Jamais nous n'oublierons qu'ici, dans le silence,
Grandit notre avenir!

Depuis longtemps, cher Petit Séminaire,
Nous grandissions en tes murs protecteurs;
Mais aujourd'hui la dernière prière
Va s'échapper lentement de nos cœurs;
De nouveaux jours éclaireront nos routes:
Car nous courons vers de nouveaux combats;
Mais, haut les cœurs! N'ayons ni peur, ni doute:
Partout notre Dieu nous suivra!

Sur les chemins tourmentés de la vie,
Quand les dangers se feront plus pressants,
Quand dans nos cœurs sonnera l'agonie
Parmi les pleurs et les maux angoissants,
Nous songerons à la sainte chapelle
Où si souvent nous fûmes exaucés:
Nous reviendrons y prendre l'étincelle
Des jours bienheureux du Passé!

ECHOS D' ARGENTINE

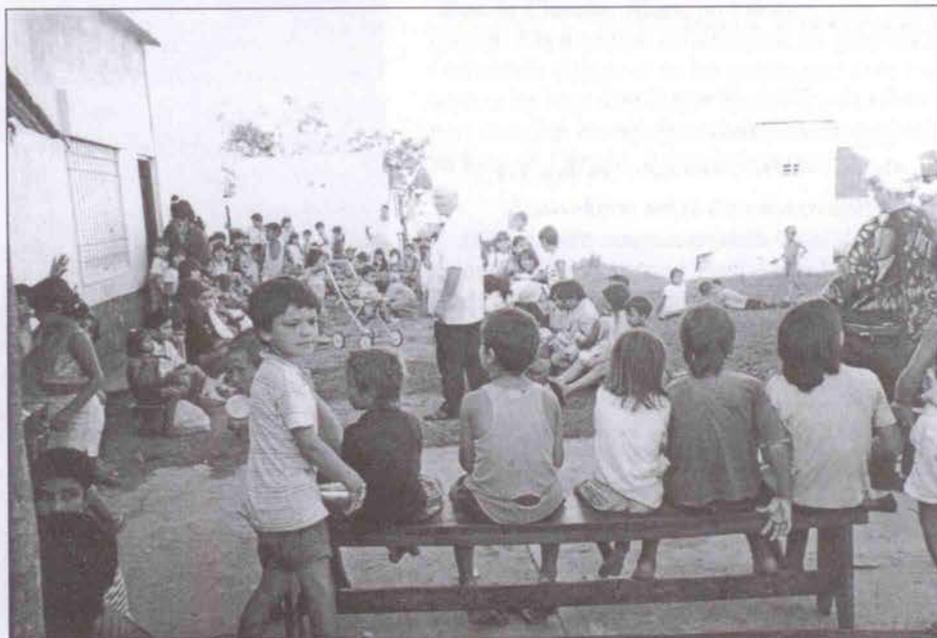
Les anciens élèves du petit Séminaire d'Ustaritz parcourent le monde, c'est connu. L'un d'eux, le Père Maurice Driollet, après un professorat de 9 ans au collège, vient de rentrer d'Argentine où il a exercé 24 ans de ministère. Nous sommes allés lui rendre visite en pensant qu'il pourrait donner son témoignage pour le Bulletin. Il a accepté volontiers et paraissait même enchanté qu'un ancien élève lui posât des questions. Dans la vie, parfois, les rôles sont inversés! Voici transcrit notre entretien:

B.A.E.: Père Driollet, vous avez passé un long séjour en Argentine. Présentez-nous un peu ce pays et votre apostolat, là-bas.

M.D.: Je ne doute pas que tout ancien de la colline sacrée sait encore qu'à l'extrême sud du Nouveau Monde se trouve un pays 6 ou 7 fois plus étendu que la France, peuplé de 40 millions d'habitants. J'ai exercé mon ministère là-bas, pendant 24 ans, en deux étapes et je suis rentré en juillet 2003. Bayonne m'a prêté au diocèse de Resistencia situé à 1000 kms au nord-est de Buenos-Aires, dans le grand Chaco argentin. Ce diocèse de 500 000 habitants est presque 5 fois plus étendu que Bayonne, avec sa capitale Resistencia qui en compte plus de 300 000. Toujours comme curé de paroisse, j'ai parcouru tous les terrains: la brousse avec ses kilomètres de pistes souvent impraticables et boueuses, les faubourgs les plus miséreux et le centre ville plus européen. De 1968 à 2003, j'ai été en même temps témoin de la décadence du pays et de l'essor de l'Eglise.

B.A.E.: Nous aussi, par les images que les médias ont véhiculées, nous sommes conscients que l'Argentine traverse une crise très grave. Voulez-vous en témoigner?

M.D.: C'est avec une profonde tristesse qu'on ne peut que constater la dérive d'un pays jadis si prospère. Cela est le résultat de plusieurs décennies de réformes libérales sans garde-fou, de gaspillage, de corruption, de maffias au sommet de l'Etat, et, en début 2002, d'une ultime dévaluation de 300% qui ont fini par abattre son industrie très peu compétitive parce que longtemps protégée, plongeant une masse de gens dans le chômage, et, partant, dans une désespérante misère. Plus de la moitié des argentins se sont trouvés au dessous du seuil de pauvreté et 10 millions dans l'indigence (chiffres donnés par l'économiste F. Villapando, « Figaro » du 24 septembre 2003).



Mais, lugubre paradoxe, le même jour où on annonçait qu'un enfant était mort de dénutrition à Tucumán,

man, on apprenait, par le même journal, que la très performante production agricole de 2002 permettait d'alimenter 100 millions de personnes.

B.A.E.: Mais ces ouvriers qui ont perdu leur travail et le pain de leur famille, n'ont-ils pas réagi?

M.D.: La masse des nouveaux chômeurs se sont groupés en une dizaine d'organisations appelées les « **piqueteros** ». Ils réclament des cantines pour les enfants, des subsides pour les chefs de famille. Ainsi 45 000 familles de notre diocèse touchaient-elles 50 dollars par mois. Leurs manifestations sont quotidiennes: rues barrées, pneus brûlés, etc ... Ils ont même occupé la cathédrale dont j'étais le curé, pour avoir gain de cause dans leurs revendications, avec mon appui. Il y a de durs moments dans la vie !

B.A.E.: Mais on sait aussi que dans les situations de détresse, certaines catégories sont plus touchées que d'autres. Qui a été le plus atteint par la crise?

M.D.: Le sort des enfants est sans doute le plus tragique. Déjà depuis longtemps, dans nos paroisses, nous leur servions des déjeuners ou des goûters . Mais les **piqueteros** en ont rajouté. De plus, maintenant, avec la misère, ils se consacrent à la mendicité. Je cite le même économiste, plus haut mentionné: « Aujourd'hui, si vous marchez dans une avenue commerçante de Buenos Aires, vous rencontrerez à chaque coin de rue 3 enfants en train de mendier, de faire les poubelles ou de laver des autos. **Une génération d'environ 8 ans est dans la rue**, dans des conditions extrêmes et souvent non scolarisés ». Les enfants ne sont plus à la maison, ils ne s'assoient plus à table avec leurs parents, ne reçoivent donc ni affection ni éducation. De durs lendemains se préparent pour l'Argentine. Il y a du pain sur la planche: c'est le moins que l'on puisse dire.

B.A.E.: Pouvez-vous aussi nous faire connaître quelque autre phénomène de société dû à cette situation si difficile?

M.D.: Eh bien! Parlons de l'insécurité, fruit amer de la misère, de la drogue, de l'alcool et de l'absence d'éducation. Presque chaque femme a une aventure à raconter pour s'être faite agresser, d'autres, et c'est mon cas, pour s'être fait cambrioler plus d'une fois. Hélas! Les doigts de la main ne suffisent pas pour compter les meurtres de la paroisse Saint-Joseph où j'ai été curé pendant 8 ans. On m'a même déposé le cadavre d'une jeune fille devant la porte de l'église.

Cher ami, tu en sais maintenant assez pour conclure qu'on peut appeler tout cela : « dégradation ». Mais cependant, j'ai été aussi le témoin de la croissance de l'église de Resistencia. En effet, en 2003, j'ai quitté une église diocésaine en plein essor.

B.A.E.: Enfin un rayon de lumière. Ce n'est pas trop tôt! 24 ans de ministère à Resistencia, ce n'est pas rien. Alors, cette Eglise, où en est-elle?

M.D.: Sa vitalité saute aux yeux, dans les assemblées dominicales très vivantes où tous les âges sont significativement présents, dans le foisonnement des groupes charismatiques toujours exubérants, dans le succès des retraites spirituelles de tous les styles. Cette nouveauté est beaucoup dûe à un double virage que l'Eglise a pris dans les années 80.

Elle a d'abord opté pour le lancement des laïcs dans les tâches proprement d'Eglise. Auparavant, dans la foulée du Concile, elle les avait préparés à remplir leur mission de baptisés dans le monde. Mais pendant les dictatures, un nombre important étant passé à la guérilla, elle a paniqué et orienté ses troupes vers l'évangélisation directe du peuple. Les mots d'ordre étaient « communion et participation ». Alors beaucoup de jeunes et de jeunes foyers se sont engouffrés dans la porte récemment ouverte et ont pris des responsabilités dans les tâches d'Eglise. Celle-ci a ensuite centré sa pastorale non sur les enfants, mais sur les adultes, leur demandant, par exemple, de prendre en charge la catéchèse de leur progéniture; ça a grincé, mais c'est passé. Tant et si bien que beaucoup d'entre eux ont exprimé le désir d'exercer une activité dans la communauté. A l'heure actuelle, il y a une armée de jeunes parents actifs, dans les structures de l'Eglise.

B.A.E.: Mais tous ces gens-là n'étaient pas formés. Vous ne les avez tout de même pas lancés sans les préparer?

M.D.: J'ai passé le plus clair de mon temps à les former tout comme d'autres prêtres et religieuses, soit en paroisse, soit en les regroupant. A titre d'exemple, chaque année, fin février, nous mettions sur pied une école de formation diversifiée qui recevait quelques 1 000 participants, tout cela étant le signe visible de tout un peuple qui cherche à se qualifier pour mieux annoncer le Royaume. Tâche pour laquelle je me suis passionné. Grâce à ces nouveaux protagonistes laïcs, cette Eglise est bien vivante, malgré la pénurie de prêtres.

B.A.E.: Donc, là-bas aussi, il y a pénurie de prêtres! C'est donc comme ici, hélas!

M.D.: Dans ce domaine aussi, il y a du nouveau. C'est la courbe ascendante. Durant mon premier séjour, nous étions quasiment tous des étrangers. A l'heure actuelle, ils sont 21 prêtres autochtones (avec peu de ressources matérielles locales, mais recevant du secours surtout d'Allemagne).



Le grand séminaire, qui est régional, est rempli et compte 17 séminaristes du diocèse. J'ai d'ailleurs été amené à y conduire de la direction spirituelle et à prêcher des retraites. De même, fleurissaient des vocations de religieuses et j'ai accompagné des clarisses pendant 7 années. Ajoutons que, lors de la dernière décennie, ont été ordonnés 9 diacres permanents.

B.A.E.: Mais les jeunes qui ne sont ni dans les séminaires ni dans les couvents, que faisaient-ils? Avaient-ils, par exemple, un apostolat?

M.D.: En voici un. Les jeunes des paroisses formaient aussi des groupes missionnaires—il y en avait un dans la mienne - qui consacraient deux ou trois semaines de leurs vacances à porter la Bonne Nouvelle dans les coins perdus de la brousse, partageant les conditions plus que précaires de la vie des gens et leur dénuement. Quelques uns, même, offrent plusieurs années de leur vie à missionner en Afrique ou ailleurs. J'ai rendu visite à une missionnaire de ma paroisse, Anahi, dans un quartier d'une extrême pauvreté de Lima où, avec deux jeunes français, elle s'occupait des enfants de la rue et visitait les jeunes prisonniers du Sentier Lumineux. Une intense prière les soutenait dans ce difficile travail.



B.A.E. : Sans être indiscret, se confesse t'on à Resistencia? (Ici ce ministère ne fatigue pas beaucoup les prêtres). Y a t'il une pastorale de la proximité?

M.D. : Dans une attention plus personnalisée, nous confessions beaucoup, car ce peuple a été touché par la grâce, et il s'efforce avec humilité de surmonter sa fragilité. Dans les dernières années, vue la situation géographique très centrale de la cathédrale, j'ai reçu beaucoup de gens de tous âges, et j'ai été amené à conclure, pour ma propre gouverne, que la détresse morale dépasse et de loin la détresse matérielle, bien que celle-ci engendre parfois celle-là. Que de personnes détruites dès l'enfance par l'absence de parents, privés d'affection, victimes de violence familiale, et d'abus de tous genres, et n'arrivant pas à se reconstituer! Que de désastres dans les foyers, dûs au machisme et à l'adultère. Que de personnes rongées par un avortement de leur jeunesse. Bref, que de gens malheureux!.... Que de plaies à panser, d'encouragements à prodiguer, de miséricorde de Dieu à répandre dans les cœurs, pour qu'ils retrouvent un peu de paix! Cet apostolat m'a secoué et fortement marqué, mais il est très beau et combien indispensable.

B.A.E. : C'est peut-être très beau, mais pour relever l'Argentine, il faut autre chose. L'Eglise ne peut pas rester inerte et insensible. A-t-elle des propositions à formuler?

M.D. : Disons d'abord, qu'elle met en œuvre une pastorale sociale importante et appréciée des plus pauvres, que l'assemblée de l'épiscopat a défini la crise comme étant, avant tout, morale et a appelé pathétiquement les dirigeants à se convertir, sans être entendue, hélas! Il reste donc à l'Eglise l'indispensable travail de former les chrétiens pour leur engagement en faveur du bien commun, pour que le peuple puisse un jour goûter à un peu de bonheur ... Je n'insiste pas.

B.A.E. : Voulez-vous ajouter quelque chose pour conclure?

M.D. : Je retiens que ce peuple est très attachant, qu'il a faim de Dieu et qu'il Le cherche tout en étant conscient de sa fragilité. J'ajoute qu'il mérite une classe dirigeante efficace et honnête, car, maintenant, il souffre beaucoup: C'est Jésus qu'on crucifie!
 Pour ma part, je remercie le Seigneur et le diocèse de Bayonne de m'avoir permis d'y travailler pendant 24 ans. Avec passion.
 Merci à votre Bulletin de m'avoir demandé ce témoignage, et à toi aussi, lecteur, cher ancien, qui a eu la patience (j'espère récompensée) de me lire.

CHRETIENS MUSULMANS, QUELLE RENCONTRE ?

Après ses études à Ustaritz, en 1954, J.M. Gaudeul est entré chez les Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs). Sa formation s'est faite en France, Algérie, Pays-Bas et Angleterre. Ordonné prêtre en 1963, il a été envoyé en Tanzanie (Afrique orientale). Après quelques années de spécialisation en Arabe et islamologie, il a enseigné à Rome à l'Institut Pontifical d'Etudes Arabes et Islamiques, puis à l'Institut Catholique de Paris. Actuellement, il est responsable du Secrétariat des Evêques de France pour les relations avec l'islam (S.R.I.).

Cette question nous est posée quotidiennement. Avec inquiétude par certains, avec défi par d'autres. Affaire du voile, manifestations, attentats et violences dans tous les coins du monde, drames en Palestine, ex-Yougoslavie, Tchétchénie, Irak, Afghanistan, Pakistan... Que se passe-t-il chez les musulmans ? est-il possible vraiment d'envisager un avenir commun avec eux ?

Les musulmans sont-ils une menace, un rouleau-compresseur qui veut nous écraser ? Depuis plus de quarante ans, je me trouve continuellement en situation frontière entre des musulmans et des chrétiens qui se regardent avec méfiance et hostilité et me demandent ce qui se passe chez « les autres ». Ne nous trompons pas, en effet : si beaucoup de chrétiens ont peur des musulmans... beaucoup de musulmans ont peur des chrétiens qu'ils considèrent comme un bloc hostile qui, par la mondialisation, les médias, les armes parfois, veut détruire leur mode de vie. En France, même, beaucoup de parents musulmans, voyant leurs enfants perdre la foi, devenir indifférents ou hostiles, ressentent l'environnement comme une menace pour leur foi.

Quelques pères nous permettent peut-être de sortir de cette situation, apparemment sans issue, d'hostilité et de méfiance réciproques :

- Les musulmans, en France comme dans le reste du monde, sont tiraillés par des courants de pensée incompatibles : les traditionalistes qui observent le droit musulman médiéval, les islamistes qui militent pour inscrire ce droit dans les législations modernes, les modernistes qui relisent le Coran pour y trouver des valeurs et non des règles, les séculiers enfin qui se préoccupent peu du religieux dans la vie courante. La frontière entre ces courants passe souvent à l'intérieur des consciences.
- Plus de 80 % des musulmans de France pratiquent leur religion de façon privée sans fréquenter les lieux de culte où l'enseignement est souvent traditionaliste. Ces mosquées et salles de prières ne reçoivent pas 5 % de la population musulmane de France. Le taux de pratique religieuse en France est équivalent chez les chrétiens et chez les musulmans.
- Il faut donc cesser d'imaginer que tous les musulmans pensent et agissent de la même façon et qu'ils sont tous des « fondamentalistes » ou des « graines de terroristes ». Il ne faut pas gober le bluff des extrémistes qui voudraient faire croire que leur approche est le seul islam véritable.
- Dans notre pays, chrétiens et musulmans se rencontrent dans la vie de tous les jours : au marché, dans des ateliers et les bureaux, dans des associations, etc. Tous se retrouvent devant les problèmes essentiels de la vie : naître, mourir, tomber malade ou guérir, éduquer ses enfants, etc. C'est là, dans ces choses bien concrètes, que tous nous pouvons découvrir que nous ne sommes pas des ennemis mais des compagnons de route.
- Nos idées sur Dieu peuvent être très différentes, mais tous nous savons que nous sommes appelés à Lui faire confiance, à le remercier, à l'appeler au secours, à nous repentir et à nous corriger de nos fautes... Au niveau des doctrines nous pensons différemment, au niveau de l'expérience quotidienne d'un croyant qui se tourne vers Dieu, nous trouvons tant de choses à échanger qui réveillent notre ferveur et nous permettent de découvrir, les uns dans les autres, des partenaires pour tenter de bâtir un monde plus fraternel où les religions sèment plus de paix que de méfiance et de haine.

Tout cela n'est pas le fruit d'une « naïveté » incurable : j'ai probablement vu de plus près que bien d'autres ce que peut produire la violence « interreligieuse » et j'y ai perdu des amis chers à mon cœur. C'est le réalisme le plus cru qui nous oblige à reconnaître aussi, chez les musulmans, une expérience croyante qui nous rend proches les uns des autres dans la mesure où nous acceptons de nous rencontrer à ce niveau. Entre voisins, entre collègues, entre conjoints dans un couple mixte, combien de milliers de témoins vérifient chaque jour que l'expérience valait le coup d'être tentée ? La tenterons-nous à notre tour ?

Souvenirs Pastor-aux

L'année dernière, le Bulletin a proposé deux ou trois portraits évoquant la personnalité de « M. Pastor ». Il me paraît plaisant d'y ajouter quelques touches sur ce qu'il représentait pour nous (pour moi) dans les années 50.

Et avant tout d'insister sur l'aura tout à fait particulière dont il était entouré.

Sa réputation bien établie de professeur exigeant était en effet nimbée d'un certain mystère. Le fait de « ne pas être basque » le distinguait déjà. A cette origine controversée (cf articles précités) s'ajoutait une certaine distance par rapport à la vie du collègue: pas de surveillance, pas de sermon, pas de promenades, aucune de ces occasions où les élèves « se frottent » à leurs professeurs (que l'on me pardonne ce terme: je suis d'une génération où l'homosexualité et moins encore la pédophilie n'avaient pignon sur rue!). En revanche, il était le maître incontesté d'un lieu mythique entre tous: le laboratoire.

Ajoutez à cela sa haute silhouette silencieuse, soulignée par une « douillette » accrochée en permanence à ses épaules, ses lunettes plus ou moins fumées, et cette cigarette si souvent visible au bout de ses doigts jaunis... dans un collègue où fumer pouvait vous valoir la porte ! Et puis ce passé mal connu, ces activités extérieures qu'il n'évoquait que par bribes très discrètes, « d'ancien de la colo », d'aumônier des estivants du Cap-Ferret... Cela ne représente peut-être plus grand chose pour les jeunes d'aujourd'hui, mais dans ces années-là, l'un comme l'autre de ces deux ministères étaient considérés comme un environnement à haut risque, éloigné de Dieu et de l'Évangile, sinon hostile, supposant de la part d'un prêtre une foi d'airain, chevillée au corps, une vraie foi de missionnaire ! La révélation par le Bulletin de sa correspondance avec, entre autres, MM. Sallaberry et Lafitte, prend alors tout son sens.

La profondeur de sa sensibilité et de ses convictions, sous des dehors un peu rugueux, ont donc été fort bien décrits. Tout cela était bien fait pour ajouter à l'autorité derrière laquelle il cachait sa timidité.

Sa sévérité, de ce fait, était unanimement redoutée. Lorsqu'il lui arrivait d'être en retard en classe, il lui suffisait comme il en plaisantait lui-même, de se gratter la gorge dans le couloir pour que cessât immédiatement le chahut qui avait commencé à s'installer....

A ce propos, je termine par une histoire qui fit immédiatement le tour du collège. J'en garantis l'authenticité, bien qu'elle se soit passée dans la classe d'un an plus jeune: classe de math en 2nde.

Alain Casteigt est au tableau, c'est-à-dire sur le gril. Moment périlleux entre tous. Il sèche devant l'équation soumise à la réflexion générale. Silence de mort sur les bancs. M. Pastor va et vient, silencieux lui aussi, lâchant, entre deux soupirs, une piste, un indice, puis s'impatientant carrément. Soudain Philippe Tapie lève un doigt timide. M. Pastor, qui s'est approché du tableau, ne le voit pas. Comme la vigie au vu de la terre salvatrice, Casteigt lance: « Monsieur, Tapie sait, Tapie sait! »

Eclat de rire général.

Voilà comment était M. Pastor, voilà comment nous étions. L'ordinaire du collègue, c'était cela. On s'amusait de peu, mais on s'amusait bien! La preuve, c'est qu'on en riait encore, pas vrai?

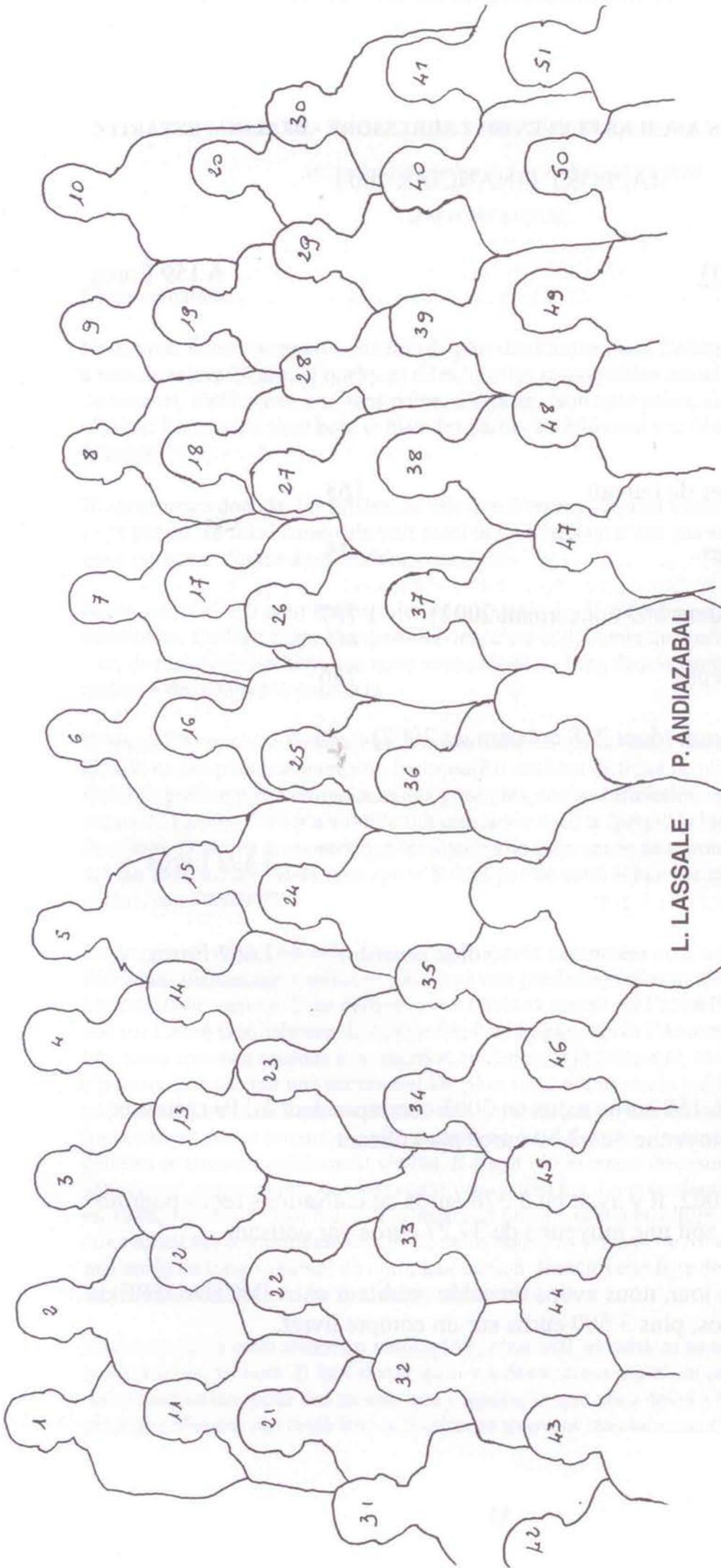
Et sans « M. Pastor », Saint François-Xavier n'aurait certainement pas été tout-à-fait ce qu'il fut, pour notre plus grand bonheur.

Merci M. Pastor.

Que votre âme repose dans la paix.

J.P. Olphe-Gaillard





Les 35 noms soulignés sont ceux de la section C. Les 16 autres sont de la section A

- | | | | |
|---------------|-------------------------|--------------------------|------------------------|
| 1 de LASTIC | 11 <u>BERGOUIGNAN</u> | 21 BOUBE | 31 ARRARAS |
| 2 R. HOURCADE | 12 <u>ERRAMOUNDEGUY</u> | 22 <u>DELPECH</u> | 32 <u>BRISSET</u> |
| 3 G. HOURCADE | 13 AGUERRE | 23 <u>CAMBLONG</u> | 33 <u>BISCAY</u> |
| 4 LANGUIN | 14 PENNES | 24 DUGENE | 34 <u>BOURRETERE</u> |
| 5 ARISTIZABAL | 15 CAUSSADE | 25 MAILFERT | 35 LAHON |
| 6 BEIGBEDER | 16 URRUTY | 26 <u>OLPHE-GAILLARD</u> | 36 BERNET |
| 7 URRUTIA | 17 de TAILLAC | 27 BORDAGARAY | 37 CORNU |
| 8 INDART | 18 RECARTE | 28 <u>SALLABERRY</u> | 38 FORCADE |
| 9 BIDART | 19 DABANCENS | 29 <u>JAUREGUI</u> | 39 <u>MINTEGUI</u> |
| 10 LAJOURNADE | 20 <u>DESSALLE</u> | 30 <u>MONGABOURE</u> | 40 <u>TEISSERE</u> |
| | | | 41 <u>TOULET</u> |
| | | | 42 <u>QUANTIN</u> |
| | | | 43 <u>ARIZTIA</u> |
| | | | 44 <u>CASTAGNET</u> |
| | | | 45 <u>MATO</u> |
| | | | 46 <u>GARAT</u> |
| | | | 47 <u>BRU</u> |
| | | | 48 de <u>BARBEYRAC</u> |
| | | | 49 <u>TAPIE</u> |
| | | | 50 NOBLIA |
| | | | 51 HEGUY |

ASSOCIATION DES ANCIENS ELEVES DE LARRESSORE - BELLOC - USTARITZ

RAPPORT FINANCIER 2003

COTISATIONS 2003

6 159 Euros

DEPENSES 2003

Fournitures de bureau	163	
Assurances	75	
Bulletin (dont 869 concernant 2002)	1 707	
Frais de repas	756	
Frais postaux (dont 248 concernant 2002)	791	
		<hr/>
		3 492 Euros
		<hr/>
Solde positif		2 667 Euros
		<hr/> <hr/>

Nota: Les 6 159 euros reçus en 2003 correspondent à 119 cotisants, soit une moyenne de 52,60 euros par cotisant.

En 2002, il y avait eu 3 378 euros de cotisations reçus pour 86 cotisants, soit une moyenne de 39,27 euros par cotisant.

A ce jour, nous avons un solde créditeur chez INCHAUSPE de 2 466 euros, plus 3 500 euros sur un compte livret.

LE LASSO

BULLETIN DES SCOUTS

— de la 1^{re} d'Ustaritz —

Troupe, saluez ! — La 1^{re} Ustaritz, rassemblée en carré, en un « toujours prêt » impeccable, adresse son salut scout à tous ses lecteurs.

C'est en effet son bulletin mensuel qui sort aujourd'hui pour la première fois, avec l'audace et la gaucherie de la jeunesse.

Que voulons-nous ? — Le but de cette modeste feuille c'est d'unir les Scouts de Saint-François-Xavier avec leurs familles, leurs amis et leurs anciens.

Souvent les **parents** de nos garçons se plaignent de ne savoir pas au juste ce que l'on fait chez nous : ils donnent leur consentement pour l'entrée à la Troupe, pour les camps et les rallyes ; ils paient équipements et cotisations, et ils attendent les résultats éventuels de ces placements. Leur rôle pourrait être plus efficient, et leur coopération avec la Scout-maîtrise serait des plus souhaitables. Peut-être ce bulletin contribuera-t-il à faire tomber des cloisons et à unir les éducateurs pour le plus grand bien des enfants.

Il est, en dehors des parents, des **amis** du Scoutisme qui s'intéressent à nos expériences et qui consentent à nous aider soit de leur influence, soit de leurs deniers, soit de leurs services. Nous trouvons normal de les tenir au courant de nos réalisations.

Enfin, notre Troupe n'est pas nouvelle. Fondée sous le nom de « Menditarrak » dès 1936, elle compte un nombre d'**anciens** déjà imposant. Quand ils rencontrent le vieil Aumônier, qui est, avec la vieille charrette, « Rosalie », l'élément stable de la Troupe, ils ne manquent pas de lui demander : « Le scoutisme continue-t-il, à Ustaritz ? ». Et ils sont friands de détails : ils sentent que c'est leur œuvre qui se poursuit parmi les générations nouvelles. Ils seront contents, pensons-nous, de toucher barre, par ce bulletin, avec les beaux jours de leur jeunesse.

Et puis, ce bulletin, si nous en gardons la collection, constituera pour nous-mêmes de précieux **Mémoires**, que nous aimerons feuilleter avec mélancolie : car ils diront un peu notre histoire et nos histoires, nos peines, nos chansons et nos éclats de rire. Et cela aussi, ça compte.

Présentation de la Troupe

Scout-Maitrise. — **Président** : Monsieur le Supérieur ; **Chef de Troupe** : Jean MESTELAN ; **Assistant** : Jean-Claude TESSIER ; **Aumôniers** : Les PP. Pierre LAFITTE et Jean IROZ.

Patrouille des « Loups ». — **CP.** : Yves BOULIN (Dax) ; **SP.** Jacques MEYLOGAN (St-Jean-de-Luz) ; Vincent LAGADEC (St-Jean-de-Luz) ; Paul LAFOURCADE (Urçuit) ; Francis DUBOY (Tarnos) ; Louis CABROL (Saint-Jean-Pied-de-Port) ; Henri CONRIÉ (Tarnos) ; Pierre BURGUETTE (Bayonne) ; Tanfield ESPINOZA (Josse).

Patrouille des « Terre Neuve ». — **CP.** : Christian RIBETON (Bayonne) ; **SP.** : Jacques DULUC (Bayonne) ; Bernard FOURCADE (Urrugne) ; Michel GRÉCIET (Espelette) ; Jean MORESMAU (Magescq) ; Henri CAPDEVILLE (St-Sever) ; Guy DELAHAYE (Cambo) ; Pierre ETCHEVERS (St-Jean-de-Luz) ; Bernard DUVI-GNEAU (Salies).

Patrouille des « Panthères ». — **CP.** : Joseph DARDONVILLE (Sidi-bel-Abbès) ; **SP.** : René MESTELAN (Lahonce) ; Michel ROUX (Uhart-Cize) ; Yves GUYOT (Soustons).

Patrouille des « Chamois ». — **CP.** : Emmanuel DELFOUR (Pouillon) ; **SP.** : Bernard RÉNATAU (Biarritz) ; Paul LÉONNEC (Cambo) ; Henri AUGROS (Labenne) ; Guy MARCHANDISE (Salies) ; Philippe SOUBES (Bordeaux) ; Jean-Louis HIRIBARREN (Pauillac) ; Paul CAZENAVE (Bayonne) ; Jean IRIGARAY (Saint-Jean-de-Luz).

Patrouille des « Ecureuils ». — **CP.** : Jean-Pierre SAGARDILLUZ (St-Jean-de-Luz) ; **SP.** : Robert MESTELAN (Lahonce) ; Bernard DESTOUESSE (Pontons) ; Gérard GRÉCIET (Espelette) ; Gérard RÉNATAU (Biarritz) ; André BOULIN (Bayonne) ; Pierre LAGUES (Bayonne).

Patrouille des « Hirondelles ». — **CP.** : Jean-Louis CLAUDE (Mouguerre) ; **SP.** : Marcel CURUTCHET (Bustince) ; Claude GAJAC (St-Jean-Pied-de-Port) ; André GEYRES (Bayonne).

Clan « Clotaire Nicole ». — **Aumônier** : R.P. OXARANGO (actuellement sans routiers).

Grand Rallye de Pâques

Le dimanche après Pâques un grand Rallye de district aura lieu à Bayonne pour tous les Scouts de la Région. Concours de tenue, de chant, de liturgie, de morse, de théâtre, etc., serviront à classer les troupes.

La 1^{re} Ustaritz participera au rallye. Elle s'y prépare sérieusement : elle se rappelle le succès de 1940, à Arcangues ; elle se rappelle qu'elle fut moins heureuse, depuis, sur son propre terrain, en 1942 ; et il s'agit de repartir de plus belle.

Il ne faudrait pas qu'au dernier moment, sous des prétextes

divers, notre troupe, égaillée aux quatre vents, n'arrivât pas à se regrouper. Ce serait catastrophique.

Les Parents de nos Scouts comprendront, nous l'espérons ferme, que la Troupe aura besoin de tous ses garçons en une telle circonstance.

Assister au rallye est pour le scout non pas une récompense de son travail ou de sa conduite, mais un devoir, qui (à côté de ses joies) aura ses contraintes formatrices. Priver un scout de rallye serait compromettre sa formation « scout-de-France ». Ce serait dommage !

.....

Le premier prêt

Claude LÉON-DUFOUR

*Ce n'est qu'un au revoir, mes frères,
Ce n'est qu'un au revoir.
Oui, nous nous reverrons, mes frères,
Ce n'est qu'un au revoir !*

Une vingtaine de garçons sont là, en uniforme, formant une chaîne d'amour autour d'un cercueil couvert d'un drapeau scout. C'est à l'église Saint-Jean d'Anglet : une délégation de la 1^{re} Ustaritz avec ses chefs et ses aumôniers est venue apporter à **Claude Léon-Dufour** un dernier témoignage d'affectueuse fidélité...

Le premier d'une nombreuse famille scoute, Claude est « rentré dans la maison du Père » : après un mois d'une douloureuse maladie, Dieu l'a rappelé à Lui.

Claude avait 17 ans. La fragile délicatesse de ses formes en révélait à peine 13. Il donnait l'impression d'un « gosse » qui aurait poussé trop vite : tout était chez lui mince et élancé : ses jambes qu'il balançait nonchalamment, ses bras grêles dont il ne savait que faire, son long cou en perpétuel mouvement. Il paraissait plus jeune encore avec sa culotte kaki, son veston à

carreaux, le col de sa chemise grand ouvert !

Et comment oublier son visage ovale, si attachant, aux expressions si changeantes ; sa large bouche, sa longue chevelure blonde qu'il renvoyait d'un geste machinal, quand il jouait ; qu'il ne cessait de caresser, quand il était condamné à l'immobilité, en étude, en classe, à la chapelle.

**

Sur cette figure, quand on le connaissait un peu, il était facile de lire : souriant, léger, épanoui, c'était le bon cœur, le boute-entrain, le vrai Claude que l'on aimait tant. Parfois une ombre venait attrister ce regard : une punition injuste (elles l'étaient toutes à son avis), un petit malentendu, une leçon pas sue, et c'était le Claude boudeur, à la moue dédaigneuse et... vite disparue.

Depuis quelque temps on connaissait un autre Claude, trop sage, trop sérieux : il avait le cafard ; son visage

prenait une expression presque douloureuse : c'était la rançon de ses luttes et de ses progrès intérieurs, et il souffrait de ne pas être compris.

A la lumière d'une foi sans nuage, s'appuyant sur Dieu qu'il aimait comme sa maman, il voulait grandir de toute son âme. Pour cela il a lutté ; il a appris à vouloir, il a découvert la valeur de la souffrance et il s'est forgé un caractère. Ses maîtres reconnaissent les progrès réalisés. Et la preuve, Claude l'a donnée, éclatante, au cours de sa maladie. « Celui qui tremblait autrefois dans un simple jeu de nuit, a su être grand devant la mort : pas une plainte, pas un cri de révolte, comme il en échappe

parfois à la faiblesse humaine ! »

Mais l'acceptation souriante de la volonté de Dieu !

! **

Voilà, bien imparfaitement campée, la physionomie de notre cher Claude. Les mots sont incapables d'exprimer tout ce qu'il y avait de « chic », de grâce juvénile, et de profondément attachant, dans ce grand scout, dans son caractère, et dans ses manières. Tous nos yeux se sont mouillés à ses obsèques, et nous ne sommes pas près de l'oublier dans nos communions et nos veillées de Troupe.

Lui non plus, du reste, nous en avons la douce conviction, ne nous oublie pas de là-haut. Au revoir, mon cher Claude !

Chez les Vieux de la Vieille

Nous donnerons dans **Le Lasso** quelques nouvelles de nos anciens. Le fondateur de la 1^{re} Ustaritz, **Jacques Mestellan**, après avoir brillamment achevé ses études de journaliste à Lille et travaillé avec succès dans des postes dangereux contre l'occupant, remplit dans l'armée française de très délicates fonctions. Il habite Bayonne avec ses beaux-parents, sa femme et sa petite fille. Nous le voyons de temps en temps.

Notre second C.T., **Albert Chabagno**, a achevé son droit : il ne lui reste qu'à passer sa thèse de doctorat. Bravo !

Antonito Etchevers vient de réussir sa seconde année de droit. Il y a d'autant plus de mérite qu'à la suite d'un accident banal, il a perdu un œil et a beaucoup tremblé pour l'autre. Nos compliments à ce cher Antonito pour son cran tout à fait S.D.F.

Jean-Pierre Prédagne, lui, est entré aux Missions Etrangères de la Rue du Bac, Paris. C'est le secrétaire d'une « roulotte » qu'il cherche à faire circuler entre les Anciens de la 1^{re} Ustaritz.

Jean d'Aleman est à Bordeaux : il y fait la Médecine, et, à ses heures, va se retremper dans la Route ou même prend du service dans le Scoutisme.

Salut, vieux Chefs, Ustaritz continue !

RAPPORT MORAL

Chers camarades,

Nous voici donc rassemblés une fois de plus dans notre vieux Collège. On peut dire vieux, il a tout de même 76 ans, et quelques rides, que les responsables actuels, à la suite de leurs prédécesseurs, s'efforcent, non sans peine, d'effacer. Non sans peine, ai-je dit, mais non sans résultat: l'ensemble tient bon, et bien des parties du bâtiment ont fière allure. Qu'ils en soient félicités.

Nous sommes donc là, les fidèles. Je sais que d'autres auraient voulu être des nôtres, mais ne l'ont pas pu. Je suis heureux de voir aussi des anciens qu n'ont pas eu souvent l'occasion de nous retrouver. Soyez donc les bienvenus!

Notre association a pour but premier de maintenir des liens entre nous, anciens du Petit Séminaire ou Collège Saint-François-Xavier, c'est la dénomination officielle à l'heure actuelle. Oui, de maintenir les liens que nous avons tissés au long de nos années de jeunesse. L'Association a deux moyens pour cela.

D'abord l'Assemblée Générale et le repas fraternel qui la suit. Mais il faut reconnaître qu'elle ne fait plus guère recette. Pourquoi? Il est bien difficile de répondre à cette question. Certains préfèrent des réunions moins générales, moins officielles, ou situées à d'autres moments de l'année. Et il y a aussi le fait que la vie nous a éparpillés bien plus qu'autrefois. Peut-être. D'autres proposent que les anciens de telle année se retrouvent ensemble. Cela a été fait avec succès. Mais ceux qui n'étaient pas de cette année ont cru, à tort, qu'ils étaient exclus, cette année-là.

Le deuxième moyen est le Bulletin annuel. Après des années où il a été copieux et illustré de fort belles photos, nous sommes revenus à une production plus modeste, qui revient aussi, bien meilleur marché. L'an dernier, nous l'avions centré sur l'abbé Pastor, celui de cette année sur l'abbé Dourisboure. L'an dernier, il avait paru après l'Assemblée Générale. Cette année, nous sommes revenus à la tradition ancienne: il paraît avant, et la convocation à l'A.G. s'y trouve; ce qui fait une économie! De plus, nous avons voulu publier la liste des anciens avec leur adresse. La liste, ou plutôt une liste, avec les inévitables oublis, les adresses inexactes, et autres erreurs... Celle portant sur les dates de naissance en a ému plus d'un, certains se trouvant subitement vieilliss. Il s'agit d'une erreur de manipulation informatique, sans doute: ces machines ont leurs caprices inattendus. La précédente liste avait été publiée en 1988, si je ne me trompe. Elle comportait plus de 600 noms. Elle avait été établie grâce aux recherches des professeurs de l'époque, sous l'impulsion de M. et Mme Lopez. Cela venait après un long sommeil de notre association. Etablir cette liste demanda un très gros travail, dont nous devons leur être reconnaissants.

La liste publiée cette année est incomplète, c'est vrai, et certains se sont étonnés de ne pas y trouver tel ou tel nom. Il faut savoir qu'il y a des anciens qui n'ont pas voulu faire partie de notre association, pour des raisons que j'ignore, et que nous devons respecter. Il y a aussi ceux qui, n'ayant pas réglé leur cotisation se trouvent statutairement exclus, et d'autres qui

ont disparu ces dernières années, je ne sais pourquoi. Nous en avons discuté plusieurs fois en Conseil d'Administration. Pour ma part, j'ai toujours été d'avis qu'il fallait maintenir les noms de ceux qui, à un moment ou à un autre, ont réglé leur cotisation.

Bien sûr, il faudrait rendre plus attractif notre Bulletin. Pourquoi n'enverriez-vous pas un article en cours d'année pour évoquer tel souvenir, tel événement que vous avez vécu? Pendant plusieurs années, Miguel Muñoa l'a fait dans des chroniques savoureuses qu'il intitulait: Rétrovisions.

La liste des anciens décédés, cette année, était plus courte que d'habitude: elle concernait une durée plus courte. Relisons-la ensemble:

Totte Salagoity de Cambo: il s'est beaucoup investi dans le domaine sportif, dans la pelote où il excellait, le rugby, etc...

Louis Casaubieilh avait fait une carrière de médecin militaire.

Roger Anatole, l'aîné de quatre frères qui sont passés au Collège, avait fait carrière dans l'enregistrement. Deux autres de ses frères, Pierre et Edmond, sont déjà décédés.

Jean Mestelan, le troisième des six frères, anciens élèves. Nous lui devons une mention particulière dans cette notice nécrologique. En effet, depuis de longues années, il faisait partie du conseil d'Administration de notre association, ainsi que de celui de l'O.G.E.C. du Collège. En 1951, à 23 ans, il avait succédé à son père, maire de Lahonce de 1934 à 1983 soit 32 ans. Entreprenant: tel est le qualificatif que lui donnait le chroniqueur de Sud-Ouest, en détaillant les multiples réalisations effectuées durant son mandat. Assureur installé rue Boug-Neuf à Bayonne, il fut aussi administrateur de la PAM et d'Ociane, et, à ce titre, engagé dans de multiples réalisations. (Son père déjà avait été président de la Caisse Chirurgicale Mutualiste). « Fidèle à ses engagements, tenace et fier, quelqu'un qui croyait à la solidarité et aux valeurs d'amitié, de bénévolat et de convivialité. » Tel le décrivait un article de presse de la mutuelle Ociane, intitulé: Cinquante ans d'activités mutualistes.

A cette liste, il faut ajouter les noms de Jacques Navaz de Saint-Jean-de-Luz, décédé à 90 ans, et du père Raymond Binoche des Missions Africaines de Lyon, décédé à 79 ans. Il fut élève ici, de 1935 à 1942. Ce fut un élève on ne peut plus pittoresque, pour ne pas dire excentrique, ou du moins atypique. Sa définition de la règle de grammaire latine: « Amo Deum » est restée célèbre: après amo, on met deum!!! Prêtre en 1952, il fut missionnaire en Egypte, au Bénin, en Algérie, et, de nouveau, en Egypte. Parfait connaisseur de l'arabe littéraire, il fut traducteur à la Nonciature Apostolique du Caire, et secrétaire de la Conférence Episcopale de l'Eglise Copte-Catholique d'Egypte.

Puis, Hubert de Lestapis, décédé le 31 mai dernier: il était entré en 7ème en 1953, m'écrit son cousin Ronald Exshaw. C'était le frère de Jean de Lestapis, décédé il y a quelques années.

Enfin, il y a ceux dont le décès passe inaperçu: ainsi Jean-michel Laffitte d'Ustaritz, décédé en 1998 (57-63), ou Raymond Diesse de Biarritz, disparu il y a bien des années.

Là aussi, il faut dire qu'il nous est difficile de relever tous les décès, et que la collaboration de tous est nécessaire.

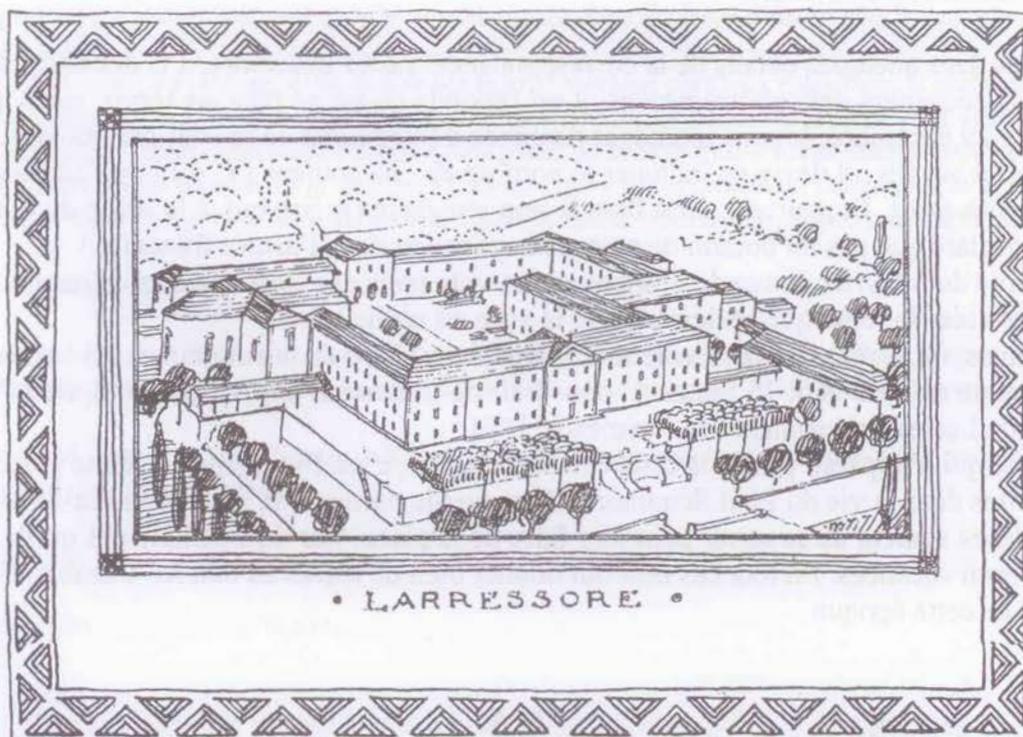
Pierre Andiazabal.

La guerre de 1870 au Petit Séminaire de Larressore

Non, bien sûr, il ne s'agit pas de bataille, ni d'occupation du Séminaire par les troupes prussiennes, comme ce fut le cas pendant quelques semaines de l'été 1940 pour le Petit Séminaire d'Ustaritz. Ce n'est pas non plus comme pendant la Révolution, ou la guerre de 1914-18, où le Petit Séminaire fut transformé en hôpital militaire. Mais, la guerre de 1870 eut quand même quelques incidences sur la vie de la maison .

Il y a dans les archives du Petit Séminaire un dossier de 26 lettres, ou plutôt de notes, émanant du sous-intendant de la place de Bayonne adressées au Supérieur du Petit Séminaire et à l'Économiste, soit directement, soit par l'intermédiaire du maire de la commune. Ces notes concernent l'hébergement de soldats au Petit Séminaire. S'agit-il de soldats blessés, ou malades, ou en convalescence, cela n'apparaît pas très clairement .

La première lettre est du 12 octobre 1870. Elle contient une demande de convention pour prix de journée, à renvoyer au plus vite, signée du supérieur et contresignée de l'économiste, et la liste des imprimés nécessaires pour la comptabilité : billets d'évacuation, d'admission, de sortie, état des mouvements journaliers. Ceux-ci doivent être adressés tous les cinq jours au sous-intendant (c'est un état dit quintidien), avec les noms des entrants et des sortants, en conservant soigneusement la copie. Il y a aussi un bulletin (décadaire) du nombre des places disponibles à envoyer tous les dix jours. Des billets de sortie : l'un est conservé sur place, l'autre est envoyé à Bayonne, et un autre remis au soldat sortant. Tout est prévu, même la mort des malades : il faut donc tenir un registre des décès, une déclaration de décès, un extrait mortuaire, un état des effets du décédé, un état des successions (au dessus ou au dessous de 50 francs à envoyer aux héritiers par l'intermédiaire du sous-intendant) et un état des effets versés au campement. Enfin, il y a la comptabilité trimestrielle. Le nombre de formu-



les envoyées n'est pas très grand : le sous-intendant s'en excuse. On peut juger de là que le supérieur, ou l'économe, aura pas mal de travail : une note jointe précise la manière très tatillonne de remplir tous ces formulaires .

En fait il n'est pas possible de dire quand sont arrivés les premiers malades à l'ambulance de Larressore : c'est ainsi qu'est désigné le Petit Séminaire. Une lettre du 15 décembre commence ainsi : « Au moment où les évacuations de blessés et de malades venant de l'armée prennent une grande extension, il importe que je sois tenu constamment au courant du mouvement des militaires traités dans les divers établissements permanents ou temporaires de la circonscription... » Je suppose donc que les premiers soldats sont arrivés en décembre : la guerre avait été déclarée en juillet 1870 . On ne peut pas dire non plus quand sont partis les derniers soldats : la dernière note dans ce dossier d'archives est du 23 mars 1871. Cependant il y a une note du 25 février, qui dit « qu'un nombre considérable de malades étant annoncé, il enverra 20 hommes à Larressore ». Pourtant l'armistice avait été signé le 28 janvier 1871.

Il n'est pas possible non plus de dire combien de soldats ont séjourné au Petit Séminaire, ni combien de temps. Quelques indices seulement : la note du 30 décembre annonce un envoi de 90 bons de tabac pour le mois ; or, il est précisé que chaque homme a droit à un bon tous les dix jours. J'en déduis qu'il y a une trentaine de soldats. Leur nombre a dû augmenter en fin février par l'envoi de 20 hommes signalé plus haut. Le 4 mars le sous-intendant envoie au maire de la commune 142 bons de tabac : leur nombre a-t-il augmenté ?

La dernière note adressée le 23 mars 1871 à « l'Hôpital temporaire de Larressore » réclame les pièces nécessaires à l'ordonnancement des sommes dues pour le traitement des militaires hébergés au Petit Séminaire : une feuille nominale par corps, et « un relevé numérique en deux expéditions, dont une timbrée d'un timbre de 0,50, lequel doit être oblitéré, une liste précisant : mobiles de la Sarthe, mobiles du Gers, de la Seine, etc. Tous les documents doivent être visés par le Maire.

Entrons dans quelques détails de la correspondance. Le 21 décembre, à la demande des soldats qui réclament des capotes neuves, il est répondu qu'on ne peut les servir, car il n'y en a pas. Le 29 décembre, le sous-intendant demande à l'économe de fournir des couvertures qui lui seront payées : il devra en indiquer le nombre et ... la couleur ! C'est que l'administration n'en a pas assez. Et pourtant, c'est bien le ministre de la Guerre qui, à la veille du conflit, avait déclaré que pas un bouton de guêtre ne manquait dans l'armée française !

Une note du 5 février demande d'organiser un vote pour des élections dont la nature n'est pas précisée. Je remarque seulement que le vote est obligatoire .

Le 4 mars, un bordereau de paiement est adressé au Maire de la commune, qui le remet le 7 . La somme est de 2 088, 75 francs « pour frais de traitement des militaires admis à l'ambulance de Larressore pendant le 1^{er} trimestre 1871.

Mais ce qui n'apparaît pas dans cette correspondance, c'est l'incidence de cette présence des militaires dans la vie du Petit Séminaire. Dans quelle partie de la maison furent-ils logés ? Les élèves avaient dû se serrer pour leur faire de la place. Car il ne semble pas qu'ils aient été mis en vacances. En tout cas cela dut donner bien de tracas au bon M. Cazabat, l'économe de cette époque.

P. A.

NOTRE BONHEUR DE PÈLERINER.

J'enverrai mon Ange pour qu'il marche devant toi, qu'il te garde en chemin et qu'il te fasse entrer dans le Pays que je t'ai préparé (Exode XXV, 28).

L'affirmation, lumineuse et forte de l'Exode, ne laisse aucune place au doute ou à l'inquiétude. Il est donné à tous les pèlerins du monde, et plus particulièrement à ceux de la route de l'archange saint Michel, de pouvoir la vivre intensément.

Avec mon épouse Claudia, ma compagne fidèle sur les chemins du quotidien comme sur ceux des sanctuaires, nous avons eu le bonheur de la vivre à nouveau l'hiver passé et nous aimerions communiquer notre enthousiasme à tous les lecteurs de *Quis ut Deus*.

Ce bonheur résultant d'une ascèse, accompagné d'un abandon total à la Providence, nous a permis d'entendre d'abord l'invitation, de nous soutenir ensuite dans un opiniâtre effort de marche, tout en portant en nous le Seigneur.

En réalité, c'est Lui qui nous porte, ce qui semble expliquer que nous allons toujours beaucoup plus loin que l'objectif un peu étriqué que nous avons fixé.

Pour nous, le projet de la route Saint-Michel remonte à l'année 1999. Nous avons rencontré Paolo en Terre Sainte, à la table des Sœurs de Nazareth, non loin du tombeau du Juste. Tout à trac, avec sa belle voix cuivrée d'Italie du sud, il nous avait lancé : *Lorsque vous rentrerez en France, pourquoi ne feriez-vous pas le pèlerinage de l'archange saint Michel ? Le chemin prend naissance au Mont Gargan, chez*

moi dans les Pouilles, où en 490 saint Michel est apparu. Il passe par Rome, la Sacra di San Michel au pied des Alpes et se termine au Mont au péril de la mer en Normandie. Sur certaines cartes du Moyen Age, le chemin continue vers le Pays de Galle et l'Irlande.

L'idée avait fait son chemin dans nos esprits et dans nos cœurs. Il faut savoir que le retour à la vie sédentaire est dur pour un pèlerin et que nos sacs et nos bâtons nous manquaient parfois cruellement.

Un soir, à l'occasion d'un témoignage devant des jeunes gens, nous avons soudain réalisé que saint Michel, patron des faibles, était un intercesseur puissant et qu'il nous demandait de faire sa route. Nous avons donc fermé notre atelier en Provence et nous sommes partis pour prier avec nos pieds.

En 708 les deux moines que saint Aubert avait envoyés chercher des reliques mirent deux ans. Nous qui ne voulions faire qu'un trajet, nous allions mettre quatre mois et dix jours, avec un départ fixé le lendemain de la fête du grand Archange, le 30 septembre.

Marcher en octobre en Italie du sud est une fête, le soleil y est moins ardent qu'en été, les paysages sont sublimes et la foule des touristes a quitté la péninsule. En bien des endroits, la *Via Sacra* se confond avec la route des pèlerins de Rome ou celle de la Terre Sainte qui embarquaient à Brindisi. La *Via Sacra* porte bien son nom, car elle allait nous réserver une belle surprise, celle de cheminer en compagnie de tous les



saints qui sont nés ou ont vécu sur ses rives et ils sont nombreux.

Vingt-cinq kilomètres après le Mont Gargan, nos pas nous conduisent à San Giovanni Rotondo pour découvrir Padre Pio, ce grand apôtre de la miséricorde divine.

Juste avant Rome, les tombes de saint Benoît et sainte Scolastique au Mont Cassin et à l'entrée de la Ville Éternelle les martyrs dans les Catacombes. Dans Rome, les tombeaux de saints Pierre et Paul avec l'affirmation de la pérennité de l'Église. Plus loin, saint François et sainte Claire à Assise, sainte Angèle à Foligno, saint Gabriel de l'Addolorata à Spoleto et plus loin, à Lucca au nord de Pise, sainte Gemma. Au pied des Alpes dans le Piémont, Don Bosco, si actuel et important pour l'éducation et la formation de la jeunesse.

Comment résister à tant d'appels à la sainteté ? Surtout qu'en passant à Saint-Pierre de Rome nous avons assisté à la béatification de Luigi et Maria Beltrame Quattrocchi, le premier couple marié élevé sur les autels.

L'Italie est restée chrétienne et nous avons chaque soir eu le bonheur de trouver une église où on récite le chapelet et où la sainte messe est dite. Après la messe, nous nous présentions à la sacristie et nous demandions au prêtre la clef de la salle de catéchisme dans laquelle nous déroulions notre matelas. Parfois, l'hospitalité était plus large et nous pouvions dormir dans « la chambre de l'évêque » et partager la table avec le prêtre et les vicaires.

Nous recevions avec gratitude tous ces signes que chaque soir la Providence nous accordait avec largesse.

Fin novembre, après le passage à la Sacra di San Michel, cet audacieux promontoire consacré à l'Archange, nous avons traversé les Alpes et retrouvé la France.

Ici, peu de prêtres et moins de prières dans les églises, souvent fermées : nous avons fait connaissance avec une population païnisée, aussi assoiffée de spirituel qu'en Italie, mais réduite à la portion congrue.

Et pourtant les grands témoins de l'Amour du Christ sont toujours là.

Après le salut à Notre-Dame du Laus et à Benoîte Rencurel, nous nous arrêtons à Châteauneuf-de-Galaure, renouveler notre consécration à la Vierge en présence de Marthe Robin. Nous contournons Lyon par l'ouest et au matin du 24 décembre nous rejoignons le bienheureux Père Chevrier à Limonest. C'est aussi un 24 décembre, dix ans après son ordination, que le fondateur des Pères et des Sœurs du Prado a été bouleversé par la pauvreté dans laquelle l'Enfant-Jésus avait voulu naître.

Nous passons la nuit de Noël avec le saint curé d'Ars et nous rejoignons sainte Marguerite-Marie à Paray pour le 31 décembre. Et puis, par les chemins de halage qui longent les canaux

gelés et dans une belle solitude, nous atteignons Nevers pour saluer sainte Bernadette.

À Issoudun, découverte des Missionnaires du Sacré-Cœur. Nous avançons bien, par petites étapes de trente kilomètres qui nous amènent à Pellevoisin, puis à l'Ile-Bouchard avant d'atteindre la Vendée. Ici il n'y a pas que le paysage qui change, ce sont aussi les gens et nous recevons dans les familles un accueil aussi chaleureux qu'en Syrie. Les familles nombreuses ne roulent pas sur l'or, mais la foi est transmise par les parents et tous les soirs et tous les matins, c'est la catéchèse au pied de la crèche ou de la Vierge du Bel Amour.

Après un dernier salut à la Vierge de Pontmain, Montjoie ! Nous apercevons le Mont à l'ouest d'Avranches, au-dessus des polders. C'est un grand moment. Sous la pluie nous récitons les litanies de l'Archange, mais est-ce bien la pluie qui coule de nos yeux ? L'arrivée sur le lieu saint, conclusion attendue de tout pèlerinage, a une émotion, une gratuité et une saveur qui fait instantanément envoler toutes les fatigues. Nous évoquons notre joie au Monte Gozo avant Saint-Jacques, le poudroiement d'azur sur la terre promise, observée du Mont Nébo.

Aujourd'hui le grand Archange étincelant de lumière nous accueille au-dessus de la mer déchaînée et ses ailes largement ouvertes nous rappellent la fidélité de sa protection.

Monter les mille marches est un exercice facile pour nos jambes bien entraînées. Dans la crypte, après avoir rejoint les Frères et les Sœurs de Jérusalem, notre prière monte fervente et heureuse.

Bénis sois-tu Seigneur, qui as fait tant de merveilles et qui nous permet de goûter encore cet instant.

Après la communion sous les deux espèces, le Père François nous accueille dans la nef. Agacés sur les pavés foulés depuis le XI^{ème} siècle par tant de pèlerins, appuyés sur nos bâtons, la prière a valeur de sacre.

Ô grand saint Michel, nous sommes maintenant définitivement sous votre protection.

Vous qui êtes chargé de recevoir les âmes au sortir de leurs corps, de les présenter au Divin Tribunal et de les conduire au Paradis, veillez sur nous durant notre vie présente.

Défendez-nous contre les assauts du démon, assistez-nous spécialement à l'heure de notre mort. Saint Michel archange défendez-nous dans le combat, afin que nous ne périssions pas au jour du redoutable jugement.

Les grandes portes sont ouvertes et nous sortons sur la terrasse, cet audacieux belvédère dressé 80 mètres au-dessus des boues sublimes. Le vertige n'a plus d'emprise sur nous. Nous contemplons la majestueuse étendue de sable et d'eau qui s'étale à nos pieds et se poursuit jusqu'à l'infini. Ici les rivières, en atteignant l'océan, dessinent sur la terre des vivants de gigantesques fleurs aux pétales d'or et d'argent : ce sont les Cœurs de Jésus et de sa sainte Mère.

*Louange à Dieu le Père
gloire au Christ souverain
louange au Saint-Esprit
aux Trois un seul
et même hommage
amen.*

CLAUDIA ET ROBERT MESTELAN.



Sur la route...

Pourquoi le pèlerinage jacquaire a-t-il pris une telle importance, ces dernières années? Phénomène de mode? Vraie recherche d'absolu? Défi sportif? Expression de foi? Quête spirituelle? Sans doute y a-t-il parmi les pèlerins, des représentants de chacune de ces options, et d'autres encore.

Débutant vers 830, en progression constante jusqu'au XII^e siècle, important brassage de cultures jusqu'au XVI^e siècle, il est ensuite contesté, tant en raison des excès des récits miraculeux véhiculés par les légendes, que par un retour à une foi intériorisée qui se réfère peu à des gestes publics. Malgré l'indulgence plénière accordée au pèlerinage, lors des années saintes, le pèlerinage devient confidentiel, et, au fil du temps, tombe même en désuétude. De plus, les reliques sont cachées pour échapper à une attaque des Anglais en 1589, et sont finalement perdues, pendant près de trois cent ans. En 1867, année sainte, seuls une quarantaine de pèlerins participent à la fête de l'apôtre, le 25 juillet, à Compostelle. Depuis un siècle, les débats sur la vérité historique des récits jacquaires, la redécouverte des reliques en 1878, et les controverses sur la réalité de la présence de saint Jacques en Galice relancent la renommée du pèlerinage. Les voyages de Jean-Paul II en 1982 et 1989 lui confèrent ses lettres de noblesse. Enfin, son classement par le Conseil de l'Europe en 1987 en tant que « itinéraire culturel européen » achève de lui donner une renommée mondiale. Près de 5 000 pèlerins en 1990, plus de 70 000 en 2003, en passant par les années saintes de 1993 (100 000) et 1999 (150 000). Les chiffres de 2004 s'annoncent très importants.

Le pèlerin qui se lance dans l'aventure dispose aujourd'hui d'une information très complète, sur ce qui l'attend. Des guides modernes et détaillés largement diffusés en librairie remplacent les premiers écrits et récits de Aymeric Picaud (XII^e s), de Kunig Von Vach (XV^e s), ou de Domenico Laffi (XVII^e s). Trois guides en français et un en castillan sont les plus utilisés.

Plusieurs chemins se sont développés au fil du temps et grâce aussi aux nombreuses informations que se transmettaient les pèlerins. Notre département a la particularité d'être le seul où passent les six voies traditionnelles. La voie de la côte, la plus ancienne pour des raisons historiques et géopolitiques, arrive de Tarnos et passe par St Esprit, Bayonne, Biarritz, Saint Jean de Luz et Hendaye. Sous le nom de Chemin du nord, elle suit la côte Cantabrique jusqu'à Ribadeo et rejoint la voie actuelle à Arzua, à 40 kms de Compostelle. La voie du Piémont arrive de Carcassonne et, passant par Lourdes, longe le pied des Pyrénées jusqu'à Saint Jean Pied de Port.



Les quatre autres voies sont classées au patrimoine mondial de l'humanité.

La voie d'Arles (Arlentensis ou Tolosana) arrive par Morlaàs et Pau, traverse Oloron et remonte la vallée d'Aspe pour passer la frontière au Somport, où se dressait un hôpital de pèlerins, l'un des trois plus importants du monde, d'après A. Picaud. Elle rejoindra les

voies suivantes à Puente la Reina, après Pampelune.

La voie de Tours (Turonensis) arrive de Paris par Sorde-l'Abbaye et Viellenave et va à Saint Palais où elle rejoint la voie suivante.

La voie de Vézelay (Lemovicensis) passe par Limoges et nous arrive par Orthez. Elle passe à Sauveterre et, grossie de la voie de Tours à Saint Palais, elle continue vers Ostabat.

La voie du Puy (Podensis), de loin la plus fréquentée, se confond quasiment avec le G.R.65. Elle

arrive par Arzacq, puis Arthez et passe par Navarrenx avant de récupérer la liaison avec les deux précédentes au lieu-dit Gibraltar, à Uhart-Mixe, près d'Ostabat. Elle poursuit ensuite jusqu'à Saint Jean Pied de Port, et passe la montagne à Roncevaux. Elle traverse Pampelune et rejoint la voie d'Arles à Puente la Reina.

A partir de là, il n'y a plus qu'un chemin jusqu'à Santiago, le Camino Frances. Par la voie de Tours, par exemple, à partir de Peyrehorade, c'est un périple de quelques 850 kms et le franchissement de trois chaînes de montagnes qui attend le pèlerin.

Prendre ce chemin, c'est vivre une aventure d'aujourd'hui sur les routes d'hier. Et ouvrir un topo-guide pour le lire, c'est déjà se mettre en route.

Partir ainsi, sac sur le dos, et bâton en main, est, au moins, une démarche spirituelle. On ne part pas pendant quelques 35 ou 40 jours, à 25 kms/j sans se trouver confronté à soi-même et sans que cette marche ne laisse des traces dans la tête.

Pour rejoindre Saint Palais, il faut suivre, depuis Sorde le balisage installé par l'Association des Amis de Saint Jacques. La marque est une coquille bleue insérée dans une flèche jaune de 10 centimètres de long. A partir d'Ostabat, le balisage est assuré par le G.R. 65. Le balisage du Camino Frances est une flèche jaune peinte sur tout support visible.

Cette première étape réserve une première surprise: la traversée du gué de Camito, avant de revenir sur la D 11. A Saint Palais, la communauté des Franciscains offre un accueil chaleureux et un logement confortable en 1/2 pension.

De Saint Palais à Saint Jean Pied de Port, après la stèle de Gibraltar, le chemin monte à la chapelle de Soyarce, qui offre une vue magnifique sur la chaîne pyrénéenne qui approche. On redescend à la chapelle d'Harambeltz, vestige d'un hôpital (refuge) ancien.

A Saint Jean Pied de Port, on rencontre beaucoup de monde du fait que de nombreux pèlerins commencent leur chemin ici, ou à Roncevaux. Un ensemble de bénévoles s'y relaient pour assurer l'accueil des pèlerins de mars à novembre.

L'étape suivante est redoutée par la plupart des marcheurs. Plus de 27 kms de montagne, 1250 m de dénivelé, les jambes encore peu habituées pour ceux qui commencent leur périple, la méconnaissance de ce type de marche, en font une étape dont on se souvient et l'arrivée à la très célèbre Collégiale de Roncevaux, par le col d'Ibaneta, lieu de la légendaire bataille où Roland succomba, ajoute encore au caractère très particulier de cette étape. On y rencontre les pèlerins espagnols qui, pour la plupart, commencent ici la longue route de Compostelle.



De là à Puente la Reina, trois jours de marche qui permettent de traverser la très belle partie historique de Pampelune. Peu après Pampelune, la montée de l'Alto de Pardon nous met à l'épreuve. La montée est rude, mais au sommet, une sculpture de cavaliers de fer nous annonce que nous sommes à l'endroit « où le Chemin des étoiles croise celui des vents ». Prés de nous, en effet, une série

d'éoliennes croise notre route. Ce trajet nous amène aussi à la merveilleuse chapelle de Eunata.

Construite par les Templiers, de facture romane, cette chapelle à la double orientation est-ouest et nord-sud reste un mystère aux yeux du passant. Elle fut sans doute un lieu de sépultures, une nécropole ancienne. Mais sa petite taille et sa situation, toute seule, au milieu des champs lui donnent un cachet incomparable.

A Puente la Reina se rejoignent les routes de St Jacques pour ne plus faire qu'un chemin jusqu'au tombeau de l'apôtre. Une grande fresque le proclame dans une avenue du centre ville: « Ad pontem reginae sociantur vie ad sepulcrum Jacobi ». A 100 m de là, le pont le plus célèbre de la route et qui a donné son nom à la ville, fier de ses dix siècles, a permis à des millions de jacquets de parcourir le chemin des étoiles, en franchissant l'Arga.

Le pont nous ouvre la route d'Estella. En sortant de cette ville, une halte s'impose au monastère d'Irache, dont la terre est aujourd'hui occupée par un producteur du célèbre vin de Navarre. Tout pèlerin est invité, en passant, à se servir gratuitement une dose de vin destinée à lui donner le courage nécessaire pour accomplir vaillamment le reste du voyage. Une générosité peu commune.

Depuis Pampelune, notre groupe s'est progressivement constitué d'une dizaine de pèlerins. Un barcelonais d'âge mûr ayant perdu travail famille et logement, deux madrilènes quinquagénaires, un jeune japonais, trois étudiants allemands, un diabétique de 80 ans qui fonctionne à l'insuline, un médecin vosgien dépressif, et moi-même administratif préretraité. L'un des 3 jeunes allemands, Anton, m'oblige à reconstituer les paroles du Salve Regina qu'il a vues quelque part et que j'ai bien du mal à me rappeler. Dès que c'est fait, il organise tous les soirs des moments de retrouvailles dans l'église locale, où il chante ce chant. Dans la journée, son visage rayonne. Sa copine lui ressemble. Ces jeunes sont incroyables. Leur contact, leur générosité, leur manière d'être, valent tous les discours. Merci, Anton.

Avec ce groupe, on passe une belle semaine, avec diverses étapes à Los Arcos, Viana, Navarete, Nájera, et on arrive à Santo Domingo de la Calzada. Là, nouvelle surprise. On y retrouve la légende du pendu-dépendu. Au XIV^e siècle, un jeune homme fait la route avec ses parents et s'arrête à l'auberge. La servante tombe amoureuse de lui et lui offre sa chambre. Mais lui, refuse. Par vengeance, elle cache un objet de valeur dans le sac du jeune homme et l'accuse de vol. Condamné, il est pendu. Ses parents, effondrés, finissent le pèlerinage, et, au retour, retrouvent leur fils pendu qui se met à parler, leur dit que St Jacques l'a soutenu sous ses pieds, et leur demande d'obtenir la grâce du juge local. Celui-ci, atterré devant un coq et une poule rôtis, se moque d'eux et dit que leur fils est aussi mort que ces volatiles. Aussitôt, les deux animaux sautent du plat et se mettent à chanter. Le juge, convaincu, rend le jeune homme à ses parents, et la servante est pendue à sa place. C'est la transcription du 5^e des 22 miracles attribués à St Jacques.



Depuis 1445, dans la cathédrale, on a construit un poulailler à côté de la nef centrale, où l'on fait séjourner, à longueur d'année, un coq et une poule blancs, élevés dans ce but, et que l'on remplace chaque mois, pour perpétuer le souvenir de cet épisode.

Cinq kilomètres plus loin, à Granon, l'accueil du curé avec sa soupe à l'ail pour tous les arrivants devient légendaire, même si, l'âge venant, l'enthousiasme est plus mesuré.

Après les étapes de Belorado et des Monts de l'Oie, encore un accueil chaleureux et la soupe à l'ail par le curé de San Juan de Ortega. Le lendemain, sur la route de Burgos, le chemin passe par Atapuerca, haut lieu de la préhistoire, où l'on a retrouvé en 1922, les ossements d'homo sapiens les plus anciens d'Europe et en grand nombre.

L'arrivée à Burgos est digne de la renommée de cette ville. On entre royalement dans le centre ville par l'Arc de Santa Maria et l'arrivée-surprise sur la cathédrale est de toute splendeur. La ville mérite que l'on s'y arrête pour ses monuments, pour le Cid, pour le monastère de las Huelgas, pour le paseo de Espolon, pour le promontoire du château, bref, pour toute la ville.

Le refuge d'El Parral, à la sortie de la ville, est le seul existant à Burgos. Le moins qu'on puisse en dire c'est qu'il n'est pas à la hauteur des moyens d'une telle cité. Deux ou trois douches ouvertes pour quelques 120 pèlerins entassés dans un méga-dortoir. Aucune des ces douches n'évacue l'eau utilisée qui se répand dans les couloirs. Mais comme le dit la loi des pèlerins: « Le touriste exige ce qu'il veut; le pèlerin remercie pour ce qu'on lui offre »

J'y ai toutefois la demi-surprise d'y trouver le prêtre de mon village qui est venu m'encourager. Il me l'avait laissé entendre, mais c'est un tel déplacement! 320 kms aller, pour ne pouvoir rester qu'une heure sur place. C'est un message du pays, et ça me dit que je ne marche peut-être pas que pour moi.

L'étape suivante peut, selon le choix, être soit le refuge de Sanbol (12 places, sans eau ni électricité) perdu tout seul au milieu des champs, soit le village de Hornillos où la statue d'un coq rappelle qu'un tel

volatile permit au village de conserver son élevage, malgré la tentative de pillage opérée par l'armée napoléonienne, lors des expéditions de 1806-1809.

La route passe ensuite par Castrojeriz, près de laquelle se trouvent les vestiges du couvent de San Anton, magnifique hôpital gothique dont il ne reste que de belles ruines. L'ordre de St Antoine fut fondé par le français Guérin, et la croix en forme de « Tau » grec, qui est l'emblème de l'ordre, est devenu le symbole des pèlerins à travers le monde.

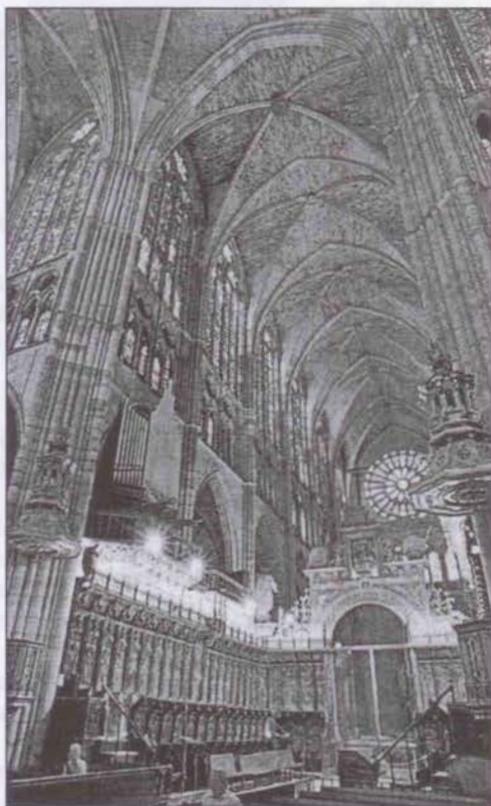
Après Castrojérez, on rencontre Fromista où se trouve ce qui m'a paru être la plus belle église romane du chemin. Cette merveille est ce qui reste d'un monastère bénédictin du XII^e siècle. On y trouve encore l'incroyable série de 315 sculptures qui soutiennent l'avant-toit, et dont certaines rappellent celles de Compostelle.

On arrive ensuite à Carrion de los Condes, dont le nom évoque les règlements de comptes entre le Cid et ses beaux-frères. Près de là, à Villalcazar de Sirga, une très belle église rappelle que la Vierge a guéri plusieurs pèlerins qui revenaient de Compostelle sans avoir été secourus par l'Apôtre. Comme quoi, il y a toujours de l'espoir.... A la sortie de Carrion, l'impressionnante façade du monastère San Zoilo, de style Renaissance, témoigne de l'importance de cette étape au XVI^e siècle, dont on dit qu'elle est située juste au milieu du Camino Frances, (ce qui n'est vrai que si on part de Saint Palais).

Au centre de la cité, deux refuges accueillent le pèlerin. L'un, municipal, est très bien indiqué; l'autre, bénédictin, n'est indiqué que sur demande, ou quand le premier est plein (Transcription locale de Don Camillo et Peppone?). Dans le couvent Santa Clara, le pèlerin est accueilli très confortablement, et on apprend même que, lors de son pèlerinage, St François d'Assise s'arrêta dans ce couvent pour y faire étape. Et peu importe si St François fit son pèlerinage en 1213, et si le couvent date de 1214.

En sortant de Carrion, le pèlerin doit subir un chemin qui utilise une ancienne chaussée romaine empierrée, absolument rectiligne sur 13 kms, sans arbre, sans relief, ô combien représentative de la Meseta (200 kms de plat dans le chaudron de Castille, à 800 m d'altitude, de Burgos à Astorga). Au bout de 4 kms, on croise une route goudronnée, sur laquelle un esprit ironique a peint en jaune, sur le goudron: « Animo! Bar à 9 kms! ». C'est gentil de nous encourager.....

De là jusqu'à Léon, on passera encore trois jours dans la Meseta, où l'on aura traversé Sahagun, tombeau d'Alphonse VI, et le monastère San Pedro de las Duenas. Sahagun fut l'abbaye la plus puissante du chemin et disposa de nombreux privilèges. C'est aujourd'hui le siège du plus grand institut de recherche et de documentation sur le chemin de St Jacques.



C'est dans cette région, bien que la mémoire me fasse défaut pour être plus précis, que je suis entré dans un village, le seul, sans doute, où aucune flèche n'est visible, du fait que les autorités locales ne souhaitent pas adopter les idées du Chemin. Alors, un habitant, seul, a décidé de porter remède à la situation en attendant les pèlerins sur son vélo, à l'entrée du village et en les conduisant avec force gestes, à travers les rues du village. Quand il a fini avec les uns, il repart chercher les suivants et en fait une activité constante tout au long de l'année. Bravo et bon courage.

Léon est la deuxième capitale du chemin qui mérite un arrêt, sinon une vraie visite. La Cathédrale, le Panthéon de St Isidore, ou l'Hostal San Marcos sont parmi les plus beaux monuments que l'on puisse rencontrer. Le refuge des pèlerins se trouve en plein centre ville et l'« hospitalero » (bénévole accueillant) est un français que j'ai rencontré à Uhart-Cize. Ça donne un air du pays. Avec sa femme, il nous accueille une carafe de jus de citron à la main. C'est la deuxième (et dernière) fois que ça arrive, sur toute la route. Merci à ce couple.

Depuis quelques jours, la différence des rythmes de marche, et les obligations de chacun ont fait éclater le groupe de Pampelune. Marcher avec d'autres est difficile, et même, beaucoup de pèlerins confirment qu'il est souvent préférable de marcher « seul », c'est-à-dire sans l'obligation de suivre ou d'attendre quelqu'un d'autre. Chacun doit faire son

chemin, et il n'est pas souhaitable de faire le chemin des autres, car tout le monde y perd.

J'ai rencontré, depuis, un banquier lillois, jeune retraité. On trouve une formule médiane qui donne toute satisfaction. On marche chacun de son côté et chacun à sa manière, mais on se retrouve à l'étape pour dîner ensemble ou partager les découvertes de la journée. Cette méthode permet de rencontrer plus de monde sur la route et d'élargir le champ des rencontres.

En quittant Léon, une dizaine de kilomètres après la ville, un habitant a installé un banc devant sa maison. Sur le banc, un cageot et un message en espagnol: « Pèlerin, sers-toi. Ces fruits viennent de mon jardin. Ils sont faits pour être partagés et te donner courage. Bon chemin ». Ces fruits, je le sais, sont cueillis frais chaque jour et mis à la disposition des passants, de 8 à 13 h. S'il en reste, ils sont consommés par le propriétaire et sa famille dans la soirée, mais c'est rare. Ainsi va le chemin et les valeurs dont il témoigne.

Ceci nous amène en 2 jours à Astorga, qui est visiblement le lieu de résidence secondaire de la bourgeoisie de Léon. On y trouve l'extraordinaire évêché construit par Gaudi, au début du XX^e siècle, de même style que la maison dite « Botines » de Léon, du même architecte.

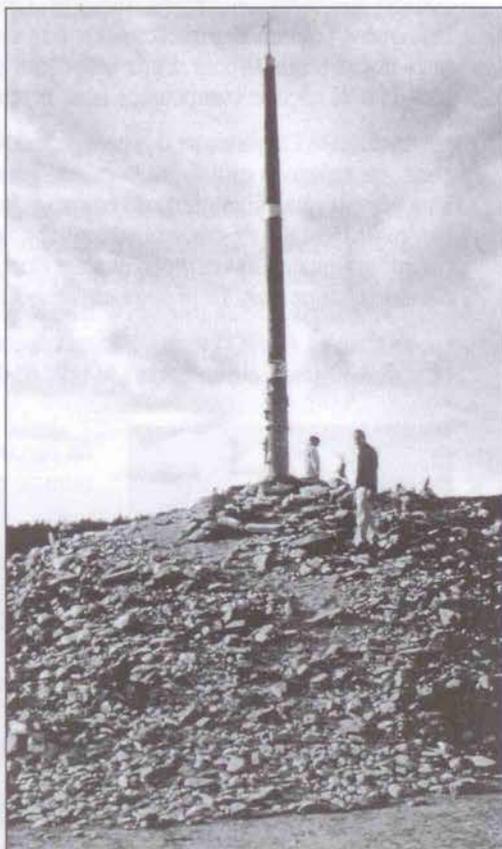
Astorga représente, sur le chemin, le lieu de plusieurs ruptures. C'est la fin de la Meseta et des routes plates. C'est aussi la fin du G.R. 65 qui diverge désormais vers la côte. Ca veut dire qu'il faut désormais renouer avec la montagne. Il faudra passer d'abord les Monts de Léon, puis, plus tard, la Sierra de Ancares.

On ne peut pas quitter Astorga sans une évocation de la gastronomie locale. Les spécialités de poulpe, de maragato (pot-au-feu), ou de mantecas (biscuits) méritent une mention spéciale.

Le chemin monte à la Cruz de Ferro, à plus de 1500 m d'altitude. Au point le plus élevé, se dresse un mât de 5 mètres de haut, au sommet duquel est plantée une petite croix. Il faut déposer à son pied une pierre que l'on aura transportée jusque là dans son sac. La tradition voudrait que chaque pèlerin transporte une pierre provenant de son village d'origine. Mais, en fait, la plupart la porte depuis la veille. Beaucoup pensent que la pierre représente le poids de ses péchés que l'on dépose avant d'entrer en Galice. Mais en réalité, ce geste est millénaire et était accompli autrefois en signe d'offrande au Dieu Mercure. C'est aujourd'hui, sur les lieux-mêmes du culte ancien, le signe d'un vœu pour demander que le voyage se termine bien. Pour moi, c'est le vœu que la pluie ne vienne pas contrarier la fin du voyage.

Non loin de la Croix de Fer, les sommets sont occupés par l'armée espagnole qui dispose là de terrains d'exercice. Au milieu des terrains militaires, un village en ruines traîne sa misère. Au beau milieu du village, vit Tomas. Ancien haut responsable d'un important syndicat national, il s'est installé là, après un voyage à Compostelle, pour tenir toute l'année un refuge de pèlerins, même sous deux mètres de neige, sans le moindre confort, et loin de tout village ou population. Mais en plus, comme un vieux soixante-huitard, il parsème son refuge de slogans antimilitaristes, du genre: « Les soldats, à la maison! » ou « non à la guerre! ». En entrant à l'intérieur du refuge, j'ai même vu, sur un mur, un « Gerrarrik ez! » en lettres de 20 cm de haut. Il est une provocation permanente à l'armée permanente. Mais quand un pèlerin a un problème, c'est Tomas qui obtient de l'armée les meilleurs moyens pour le résoudre.

On descend ensuite sur Molinaseca. C'est un dimanche, et je souhaite participer à une messe. En Navarre et dans la Rioja, chacun peut trouver chaque jour une messe du soir, s'il le souhaite et plusieurs messes le dimanche. Depuis la Castille, c'est plus difficile. Il n'y a plus de messe en semaine, et la seule du dimanche est à un horaire que la marche ne permet pas de respecter. Tout au long de la descente, je demande aux habitants que je rencontre, quel est l'heure de la cérémonie. Personne n'est vraiment au courant, mais le pronostic le plus consensuel préconise 12 h 15, horaire très crédible en Espagne. Je force donc l'allure pour arriver à temps, je finis même l'étape en stop et j'arrive à 12 h 20.....pour voir les gens sortir de l'église: la messe était à 11 h 15 (rarisissime). Je demande au célébrant s'il y a une autre messe. Il me dit que non, et sur mon insistance, me dit qu'il fallait être là avant, bref, m'envoie balader. J'apprends, une heure plus tard, par l'hospitalero du refuge,



que ce même curé doit dire la messe dans une église de montagne vers 15 h. Il me faut repartir au presbytère l'après-midi et lui dire fermement de me prendre dans sa voiture pour qu'il consente enfin à reconnaître qu'il est possible d'aller à la messe un dimanche.

De là, on redescend dans la très belle vallée située entre les deux montagnes, et qui s'appelle le Bierzo. La publicité touristique dit: « Attendez-vous à rêver tout éveillé ». Ce n'est pas loin d'être vrai.

Au creux de cette vallée, Villafranca comporte un vieux château et une église St Jacques dont on dit qu'un nœud de forces telluriques se situe dans le chœur, testé avec une branche de sourcier. Ce qui est vrai, c'est que, lors des années saintes, un pèlerinage miniature a lieu vers cette église. Pour le reste, ce qui se dit est sans doute la marque des récits ésotériques qui jalonnent la route jacquaire. Les manipulateurs ne pouvaient laisser un tel mouvement de foule sans y prendre part. A chacun d'écouter la musique qu'il veut entendre. Mais, au moins, que chaque musique soit signée....

Sur le plan des infrastructures, le Bierzo est tout aussi étonnant. D'un sommet à l'autre, sur des kilomètres, des ponts sont jetés sur plusieurs niveaux, défigurant, certes, les paysages et donnant un superbe confort aux communications routières. On a déjà rencontré ce paradoxe, dans certains lieux de l'Espagne, sous la forme d'éoliennes nombreuses et très visibles. Éternel dilemme des temps modernes: on produit des techniques utiles, au détriment d'une esthétique écologique et sans doute plus encore. Où est la vérité? Est-elle simple? Je n'ai aucune compétence pour répondre, mais l'Espagne pose clairement ce type de question.

On redescend à moins de 500 m d'altitude pour rejoindre Cacabelos qui nous offre une belle surprise. Le refuge organisé par la municipalité consiste en un complexe sportif mis à disposition des pèlerins. Une série d'une soixantaine de box sont installés en ligne courbe autour d'une église. Chaque box contient 2 lits, mais l'employée communale attribue un box à chaque pèlerin. Nous sommes moins de 60. Donc, pour la première fois depuis un mois, chacun dort sans crainte d'arbitrer le concours international des ronfleurs qui se déroule chaque nuit. Et je peux attester que j'en ai connus qui étaient qualifiés pour la finale.....

Après cette nuit de repos, il faut franchir la dernière étape de montagne qui nous fait remonter à plus de 1300 m d'altitude, vers le village du Cebreiro, qui marque l'entrée dans la province de Galice.



C'est une vraie étape de montagne, par l'altitude et par le tracé du parcours. Sa célébrité tient à cet aspect géographique, mais aussi au double miracle que la tradition situe en ces lieux.

Un soir de mauvais temps, un moine peu enthousiaste était chargé de célébrer la messe dans l'église, au début du XIV^e siècle. Un paysan du voisinage monta au Cebreiro pour entendre la messe malgré la tempête de neige. Au moment de l'élévation, le pauvre moine se demandait quelle folie poussait le paysan à sortir de chez lui, dans la neige. Pendant la messe, l'hostie et le vin se changèrent en corps et sang du Christ, pour montrer au moine qui était le plus chrétien. La patène et la calice sont conservés depuis lors, dans l'église du village et l'histoire les assimile au saint Graal.

On raconte que plus tard, un jeune berger se perdit dans la montagne avec ses troupeaux et le son d'une alola (flûte régionale) le guida à travers le brouillard, jusqu'à l'église du miracle, et il fut ainsi sauvé.

On descend ensuite sur Triacastela.

Le lundi, deux routes sont possibles pour rejoindre Sarria. L'une plus longue, passe par le monastère de Samos, l'un des plus anciens d'Espagne (VI^e s). Le style architectural actuel du monastère remonte aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. L'ensemble est un symbole pour la culture de la Galice et de l'Espagne. Les bâtiments se voient de loin, encaissés au fond d'un vallon que le chemin domine, ce qui donne un point de vue magnifique sur l'ensemble. L'autre route n'a aucun intérêt sauf de comporter près de 5 kms de moins. A chacun son choix.

Arrivés à Sarria, il nous reste 115 kms à parcourir. Quand on accomplit le pèlerinage, chaque pèlerin reçoit, en arrivant, un document nommé Compostela, qui est un certificat officiel attestant qu'il a bien effectué le pèlerinage selon les règles. Ce document est remis à tous ceux qui ont parcouru soit 100 kms à pied, soit 200 kms à vélo ou à cheval. Tous les marcheurs qui veulent obtenir la Compostela doivent donc partir à pied, au moins de Sarria, qui correspond à la bonne distance. Ainsi de nombreux pèlerins nouveaux s'ajoutent dans cette ville à ceux qui viennent de plus loin. Cette profusion contribue à donner à l'ambiance générale un caractère plus compétitif. Je ressens encore plus fort, la course au refuge, pour arriver le premier, pour qu'il reste des places. Un pèlerin anglais malade (il n'a qu'un poumon) arrive en bus après avoir été hospitalisé à Léon. D'autres marcheurs contestent son droit à obtenir une place et la discussion s'envenime. Je constate que ceux qui ont le plus contesté ont eux-mêmes une voiture qui les attend, au coin de la rue. C'est révoltant, mais

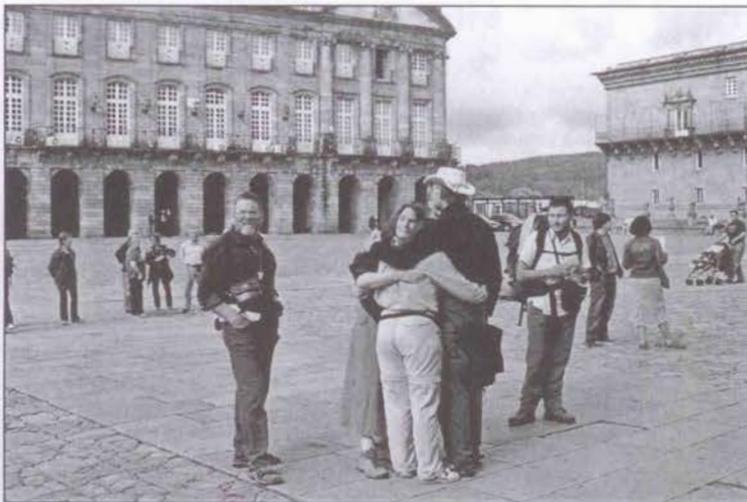
qu'y faire? Bien que momentanément marginale, la société des jacquets est très semblable à celle des autres hommes. Il y a de tout, comme toujours au long des siècles

C'est ainsi que la route se poursuit vers Portomarin, où l'ancienne ville a été noyée au profit d'un énorme barrage construit de 1955 à 1962. On voit encore les vestiges de l'ancienne cité sous les eaux. Un village neuf avec des maisons toutes semblables a été construit 100 m plus haut. Certains monuments, comme l'impressionnante église-forteresse San Nicolas ont été démontés pierre par pierre, numérotés et référencés, puis réassemblés au centre du nouveau village.

Les deux jours suivants m'amènent à constater que les villages rencontrés sont de plus en plus petits, mais de plus en plus nombreux. On traverse maintenant quelques 15 à 20 villages par étape, soit 3 ou 4 fois plus qu'en Castille.

A Arzua, une surprise m'attend. Des amis bretons qui voyagent souvent en camping-car, sont actuellement en Galice et ont appris mon voyage. Ils me font la surprise de me trouver le soir, après deux ou trois heures de recherche, dans un refuge, au milieu d'un dortoir, où beaucoup dorment déjà à 20 h. Ce genre de souvenir est irremplaçable et reste gravé dans la mémoire.

Encore deux jours de marche, et c'est l'arrivée à Monte do Gozo, les collines qui surplombent Compostelle et d'où l'on voit pour la première fois les flèches de la cathédrale qui annoncent la fin du voyage, d'où leur nom de Monte do Gozo (Mont de la joie). La statue de deux pèlerins saluant la ville domine une colline, tandis que l'autre est surmontée d'un monument moderne rappellent les pèlerinages de Jean-Paul II en ces lieux..



La descente des 4 kms restants jusqu'à Compostelle est un vrai plaisir. Après plus de 800 kms à pied, l'ambiance, la fatigue, l'attente, tout se combine pour mettre la pression. J'ai décidé, avec les 3 allemandes qui finissent le chemin avec moi, qu'il ne fallait pas craquer, et qu'on resterait stoïque jusqu'au bout. Après une heure de marche, nous voici devant la très célèbre façade de la cathédrale. Et, par hasard, au moment

même où nous arrivons, devant la cathédrale, une volée de cloches se déclenche et ponctue notre arrivée. Là, c'est trop! L'émotion l'emporte. Et quand une japonaise me prend le bras pour que son mari prenne la photo de sa femme avec un pèlerin, je ne suis pas sûr d'avoir pu voir le photographe, ni même sa femme à mon bras.

Dire ce que représente l'arrivée après une telle route, n'est guère possible. C'est un débordement, un trop plein. La ville est magnifique. Des monuments à foison. A elle seule, la célèbre place de l'Obraidoiro, est constituée de quatre côtés, chacun d'un style différent. La Cathédrale baroque, l'Hôtel des Rois Catholiques roman, La Xunta (Conseil Général) de Galice néoclassique, et le séminaire St Jérôme gothique.

Arrivé (par calcul) un dimanche, on reçoit d'abord la Compostela, puis c'est la messe solennelle où on annonce le nom et la provenance des pèlerins arrivés le matin. En ce 5 Octobre, ma paroisse est sur l'autel de St Jacques et j'ai plaisir à le faire savoir par téléphone au desservant de mon village.

Que faire ensuite? D'abord sacrifier à la mode qui veut que celui qui suit le chemin des étoiles aille jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la mer. 90 kms de plus ne sont pas un problème (surtout en taxi) et nous voilà, les 3 allemandes et moi, sur le dernier rocher de Finisterre, au bout du chemin des étoiles, là où on ressent physiquement la paix de l'aboutissement.

C'est aussi l'endroit où un certain « Prestige » n'a pas fait honneur à son nom.

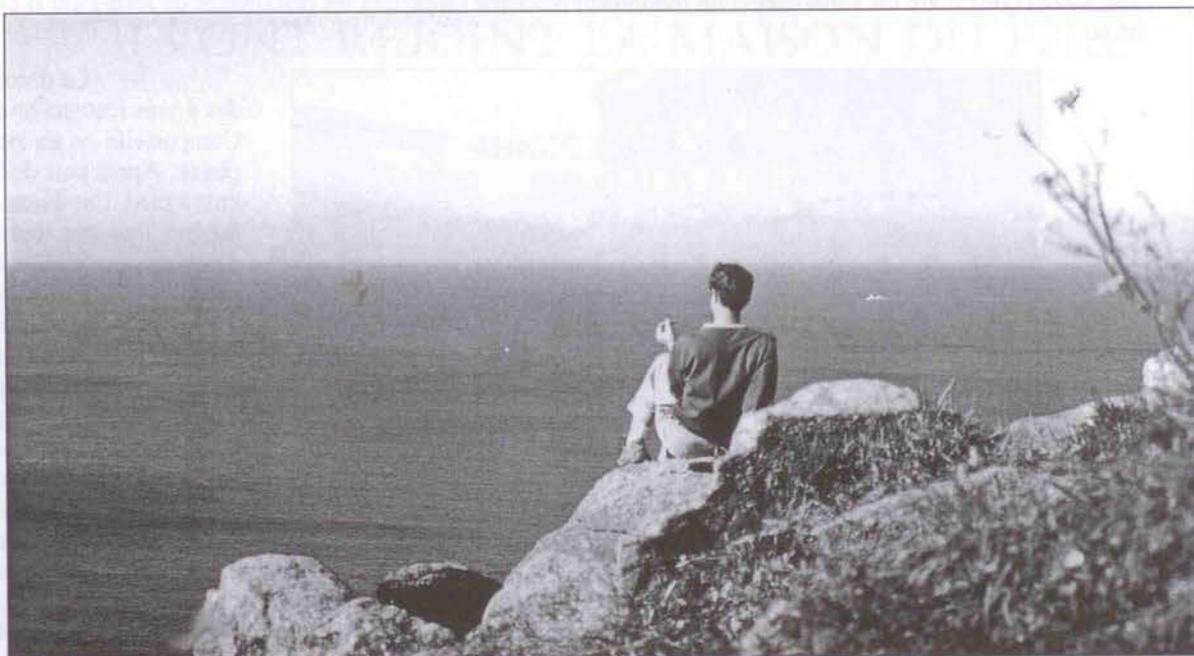
Il me semble ensuite qu'il vaut la peine d'aller jusqu'à Padron, à 20 kms au sud-est de Compostelle, endroit où la légende veut que la barque sans gouvernail, portant depuis la Palestine le corps de l'Apôtre, ait accosté, après sa décapitation à Jérusalem en l'an 44 de notre ère.

Puis, c'est le retour à Compostelle. Les visites inoubliables sont innombrables. Et décrire tout ça est impossible. Et l'émotion ne vaut que dans les conditions de la route. Comme toujours, l'expérience peut être racontée, mais pas communiquée.

Il faut, désormais, penser au retour. Quand on fait le bilan d'un peu plus d'un mois de marche, on sait qu'on a appris des choses irremplaçables. Le mot qui surgit au-dessus des autres pour symboliser la route, c'est le mot : rencontre.

Rencontre avec la montagne, les rivières, la pluie qui m'emmerde, le soleil qui me cuit avec les arbres, avec les oiseaux, le matin, vers 7 h. Ah! Les discours avec les oiseaux, si bavards au petit matin, qui vous racontent leur joie de vivre sans arrière-pensée. Rencontre avec les habitants au long de la route, avec cet homme âgé qui demandait à chaque pèlerin d'écrire un petit mot sur son carnet (il avait plusieurs carnets pleins, dans sa poche), avec les autres pèlerins à l'étape, avec ce compagnon de route lillois avec qui je reste en contact, et que je salue encore ici, avec ce jeune bordelais qui cherchait une sagesse, un mode de vie. Rencontre encore avec soi-même, jour après jour. Et pour ceux qui le souhaitent, avec Celui qui nous dit: « Je suis le Chemin ».

J'ai, comme tout le monde, croisé ceux qui font le chemin au rythme d'une ou deux semaines par an, ceux qui le font plutôt avec les nuits à l'hôtel, ceux qui utilisent des voitures pour porter le sac. Chacun est respectable, si chacun fait ce qu'il peut. Mais aucun n'est comparable, car chaque vie est unique.



Je crois qu'à Finistère, j'ai un peu senti la paix. A Compostelle, j'ai peut-être appris un peu de tolérance. Certainement sur le chemin, j'ai appris à écouter. Si ces découvertes durent un ou deux mois, c'est bien. Si le bénéfice est plus durable, c'est tout bénéfique.

Dans le train qui nous ramène en une journée à l'endroit que nous avons quitté il y a plus d'un mois, le paysage défile derrière la vitre. J'ai lu qu'aller vers l'Occident signifie aller vers la mort. Mais après la mort, c'est la résurrection. Le retour vers l'Orient est donc un retour à la vie. C'est une longue route vers la rencontre, et donc vers le pardon. C'est pendant le retour qu'on commence à soupçonner l'enjeu de la démarche.

Je commence à comprendre.

Je suis revenu.

Le voyage commence.

J.P.B. Hiver 2003

